

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

29/85

5 CENTIMS

VERITAS PRÆVALEBIT.

# L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 27.

Vendredi, 16 Juin, 1893.

MONTREAL.

Bâtisse New-York-Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE  
DIRECTORY  
DES  
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

—ET—

- DEMANDEZ -

DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — { 2 LOTS DE }  
\$50. — \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

# L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 16 JUIN, 1893.

No. 27.

## L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....*Louis-H. Taché.*  
809, bâtisse de la *New-York Life*,  
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....*Edouard Delpit.*  
715, bâtisse de la *New-York Life*,  
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

## ENTRE NOUS.

### LA NATURE.

La nature a pour moi le charme de l'enfance :  
Elle en a la fraîcheur et la sérénité.  
Ainsi que l'être jeune, elle n'est que bonté ;  
Ainsi que l'être faible, elle a Dieu pour défense.

Le plus méchant lui doit des retours d'innocence,  
Et le plus malheureux, des réveils de gaieté.  
Elle apporte le calme à mon cœur irrité ;  
Et, même sans la voir, il suffit que j'y pense.

“ Songe à l'enfant, disait le poète païen :  
De tes mœurs en péril respecte le gardien ;  
Rougis en contemplant la chaste créature.”

Et moi, quand l'oiseau chante au faite du buisson,  
Quand murmure la source, ou jaunit la moisson,  
Je dis : “ Sois pur, mon cœur, respecte la nature ! ”

E. M..

La campagne entreprise par les amis de M. Tardivel n'a pas eu les résultats qu'on était en droit d'en attendre. Ces messieurs n'ont pu trouver aucune personne dont le dévouement fût assez grand pour sauver la vie du sympathique malade.

L'ingratitude humaine ne connaît pas de bornes. Avoir consacré tout son temps, toute son énergie à préserver son pays de la ruine, à détourner ses concitoyens d'une corruption épouvantable, et ne pas inspirer plus de reconnaissance, plus de dévouement !

A défaut de mieux, et pressés par l'état de plus en plus alarmant de leur patient, les médecins ont fait faire chez les pharmaciens une réquisition des sangsues les plus vivaces.

La première douzaine appliquée autour de la plaie a été foudroyée en un instant par la violence incroyable du poison. Deux autres douzaines n'ont pas pu résister beaucoup plus longtemps. Enfin, après avoir employé sept douzaines de sangsues, qui toutes sont mortes empoisonnées en peu de temps, on a réussi à extirper une faible dose du venin et à faire désenfler la plaie.

Les médecins ont prescrit au malade un repos absolu

et ne désespèrent pas de le guérir. Ce sera, disent-ils, la plus belle cure qu'ils aient jamais opérée.

Les journaux de Québec font beaucoup de bruit au sujet du prétendu scandale dont l'Union sardinière accuse M. Joncas, député de Gaspé.

J'ai lu avec attention toute la correspondance et les affidavits publiés à ce sujet, et je me suis étonné de la facilité avec laquelle on peut faire une tempête dans un verre d'eau.

De quoi s'agit-il ?

L'Union sardinière a demandé à M. Joncas de s'intéresser pour lui faire obtenir une exemption de droits sur l'huile d'olive importée pour la mise en boîte de la sardine.

M. Joncas s'est occupé très activement de cette affaire et il a obtenu du gouvernement l'exemption demandée.

Vers le temps où l'ordre en conseil allait être passé, M. Joncas apprit que l'on contestait en certains quartiers l'existence de la sardine dans le Saint-Laurent. D'ailleurs, le ministre des finances, M. Foster, avait déjà soulevé cette objection.

Pour la résoudre et pour éviter les difficultés qu'aurait pu provoquer un ordre en conseil trop hâtif, M. Joncas écrivit à Ottawa, demandant d'attendre quelques jours.

Peu de jours plus tard, M. Joncas publiait un article dans l'*Événement*, déclarant qu'en effet il n'y a pas de sardine dans le Saint-Laurent, mais que le poisson connu sous ce nom est du petit hareng.

Le même jour, M. Joncas écrivait à Ottawa, demandant que le rapport du ministre fût rédigé de manière à inclure le petit hareng avec la sardine.

Or il paraît que M. Letellier, président de l'Union sardinière, avait eu l'intention de donner à M. Joncas un intérêt dans cette compagnie. M. Joncas refusa, et l'Union sardinière crut, lorsque parut l'article mentionné plus haut, que le député de Gaspé cherchait à détruire ce qu'il avait obtenu après tant de travail et de démarches. C'était tout simplement insensé, comme le prouvera, d'ailleurs, la correspondance qui sera mise devant le public.

Ce qui seul aurait pu justifier les craintes des directeurs de l'Union sardinière au sujet de M. Joncas, c'est le fait allégué que M. Demers, propriétaire de l'*Événement*, dont M. Joncas est le rédacteur, aurait voulu se faire payer le travail qu'il avait fait faire pour l'Union sardinière.

M. Demers n'est pas député, il est homme d'affaires. Son compte contre l'Union sardinière peut être discuté entre lui et cette compagnie, ses moyens d'action peuvent être diversement appréciés, mais personne n'a le

droit d'intervenir dans des affaires purement personnelles. D'ailleurs, M. Demers est un homme qui jouit de l'estime de tous ses concitoyens, parmi lesquels il occupe une position importante.

Du fait que M. Joncas et M. Demers sont amis, personne n'a le droit de présumer qu'ils se sont entendus pour faire une spéculation aux dépens de l'Union sardinière.

Maintenant toute cette affaire est du domaine privé. Il n'y a aucun intérêt public en jeu. Le gouvernement n'a pas donné de subsides ni perdu d'argent. Il n'est pas question de *boodlage*. Pourquoi diable vient-on faire une affaire publique d'une question qui ne relève pas du domaine public ?

Il y a évidemment une querelle entre l'Union sardinière et MM. Demers et Joncas. Et l'Union sardinière, après avoir bénéficié du travail de ces messieurs, juge à propos d'éviter un règlement de comptes avec M. Demers en faisant du tapage dans les journaux.

Pour le public bien pensant, il ne restera qu'une chose de cette affaire : M. Joncas a rendu de très grands services à l'Union sardinière ; M. Demers aussi lui a été utile. L'Union sardinière, qui a reçu ces services, n'a rien donné en retour. Loin de là, elle veut payer ses obligations en jetant de la boue à deux hommes qui ont fait, sans rien recevoir, un travail dont elle retire chaque jour le bénéfice.

Quelles qu'aient été les difficultés entre ces messieurs de l'Union sardinière et l'*Évènement*, — difficultés d'ordre purement personnel — le gros bon sens du public ne manquera pas de distinguer à qui est dévolu le beau rôle dans toute cette affaire.

La *Vérité* ayant accusé M. Pacaud de faire bombance grâce aux vingt mille piastres déposées à New-York lors de l'affaire de la baie des Chaleurs, ce dernier met M. Tardivel à même de connaître confidentiellement l'emploi de ces vingt mille piastres, qui ont passé, comme tout le reste, pour des fins de parti. M. Tardivel n'acceptera pas : il préfère éviter la preuve qui établirait que, dans ce cas comme dans tant d'autres, il a faussé la vérité : cela lui permettra de continuer à nourrir ses lecteurs de ses faussetés et de ses jugements téméraires.

Sous le titre : *Refus regrettable*, nous lisons dans l'*Évènement* :

« Catholique sincère et convaincu, honorable dans toute la force de ce mot, belle intelligence servie par des idées larges et un jugement sain, l'honorable R. Masson, ex-gouverneur de notre province, est un des membres les plus éminents du conseil de l'instruction publique.

« Il est au nombre de ceux qui croient à la nécessité de certaines réformes dans notre système d'enseignement.

« A l'avant-dernière séance du conseil, il y a six mois, M. Masson avait soumis une proposition ayant pour but d'obliger les professeurs ecclésiastiques des académies, des écoles modèles et des écoles primaires à subir un examen et obtenir un diplôme ou certificat de compétence, obligation à laquelle les laïques seuls sont actuellement soumis.

« A la demande de Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, cette proposition, qui a provoqué une discussion aigre-douce au sein du conseil et qui a été largement commentée par la presse, est revenue sur le tapis à la dernière séance, et ce projet de réforme, qui était, croyons-nous, un pas dans la bonne voie, a été rejeté sur proposition de MM. Crépeau et Chapais.

« Tous les évêques ont voté pour l'amendement Crépeau-Chapais, et tous les laïques ont voté contre.

« Cette division entre ecclésiastiques et laïques au sein même du conseil de l'instruction publique est très regrettable.

« Nous professons pour nos évêques le plus grand respect, mais ils nous permettront de différer d'opinion avec eux sur cette question. Nous avons bien le droit d'exiger que ceux qui sont chargés d'instruire nos enfants soient compétents à remplir la charge qui leur est confiée.

« Et pourquoi vouloir soustraire à l'examen les instituteurs religieux dans les maisons d'éducation que l'État subventionne ?

« Ce refus ne ressemble-t-il pas beaucoup à un certificat d'incapacité ?

« Nous reconnaissons, certes, à l'Église le droit exclusif de veiller à l'orthodoxie de l'enseignement dans les écoles ; mais les parents, qui paient, ont bien aussi le droit de demander que leurs enfants soient confiés à des instituteurs compétents. »

Je lis dans l'*Évènement* l'importante nouvelle suivante :

« Mgr Hamel et M. l'abbé Mathieu, du séminaire de Québec, s'embarqueront le 25 courant pour un voyage en Europe. Les distingués voyageurs profiteront de leur séjour en Europe pour visiter les universités, lycées, séminaires et collèges de France, d'Allemagne et de Belgique, et en étudier les systèmes d'enseignement, dans le but, sans aucun doute, d'en faire bénéficier le système d'instruction publique dans notre province. »

Cela prouve que la campagne faite par plusieurs journaux catholiques, dans le ton modéré des articles de l'*Opinion Publique*, porte ses fruits. Le clergé comprend déjà l'importance du mouvement. Et avant longtemps, il y a lieu de croire qu'il se rendra complètement aux désirs des classes dirigeantes, en apportant des réformes considérables dans les cours d'enseignement.

Le jour où les classes dirigeantes et le clergé seront d'accord sur cette question de l'éducation, la seule cause de divergence qui existe aujourd'hui entre l'Église et l'État dans la province de Québec aura disparu. Espérons que ce jour luira bientôt.

M. le commissaire général Krantz, délégué par le gouvernement de la République française à l'exposition de Chicago, a passé quelques jours parmi nous. Il emporte une excellente impression de son séjour à Montréal, ainsi qu'à Québec, où il avait été visiter les vieux souvenirs qui s'y rattachent, la promenade de Frontenac, la citadelle et la cascade de Montmorency. Revenu à Montréal mardi matin, il a assisté, accompagné de MM. Beaugrand, J. X. Perrault, le colonel Stephenson, Gaudry, marquis de Noé et vicomte de La Barthe, à une très brillante revue de la brigade du feu de Montréal, dont les manœuvres ont été très admirées et souvent applaudies par l'assistance. M. Krantz a tout particulièrement félicité le chef Benoit de la parfaite organisation de son service et de la beauté de ses atterrages. Après la revue, M. Krantz a offert un lunch, au Saint-James Club, aux personnes qui l'accompagnaient.

Jeudi dernier, Mme McShane recevait dans ses vastes salons hospitaliers — par surprise, bien entendu — un certain nombre d'amis et d'amies de Mlle Maud McShane, à l'occasion de l'anniversaire de naissance de cette dernière.

Comme d'habitude, la plus franche gaieté n'a cessé de régner et l'on a dansé pendant toute la soirée avec un entrain remarquable.

Remarqué : Mlles Jetté, Mercier, Tassé, Haim, Gascogne, Seath, Coghlin, Dyer et Montgomery, ainsi que MM. Lemieux, de Beaujeu, Mount, Hamel, etc..

De toutes parts, Mlle McShane recevait des vœux de bonheur, qui s'accompliront, j'en ai l'espoir.

M. Arthur Buies vient de donner à Québec une retentissante conférence, qu'il se prépare à faire suivre de plusieurs autres à divers endroits de la province de Québec.

C'est toujours une bonne fortune pour qui que ce soit d'entendre le brillant et original orateur. Sa réputation comme conférencier va de pair avec celle qu'il s'est acquise dans les lettres.

La saison d'été promet d'être bien employée à Kamouraska cette année, car l'élite de notre société s'y est donné rendez-vous. Déjà une grande partie des villas sont retenues pour la saison, et quelques-unes même sont actuellement occupées.

Parmi les nombreuses familles qui descendront à cette place d'eau, cette année, on remarque : de Québec, M. P. Chaloult, avocat, M. Geo. Carroll, M. P., M. J. A. Charlebois, N. P., M. Geo. Garneau, M. A. J. Painchaud, Mme Vve F. Carrier, Mme Vve A. Turcotte, M. J. Baillargeon, M. J. Lemesurier, M. L. Odell, M. Jos. Archer, les dames Panet, etc.; de Montréal, l'honorable Louis Beaubien, M. P. P., les familles Duverger et Besset, etc.; d'Ottawa, le colonel Chs. Panet, M. Saint-Denis Le Moine, M. A. Audet; le Capt. Ashe, de Sherbrooke; M. Antoine Carrier, de Lévis; et une foule d'autres, dont les noms nous échappent.

Du *Chronicle*, de Québec :

" Il ne faut pas que nos amis les conservateurs se laissent prendre au lit. Le mouvement McCarthy gagne du terrain. L'autre jour, le député de North Simcoe a harangué deux mille personnes à Saint-Thomas, Ont., devant un auditoire sympathique qui a approuvé son discours avec un certain enthousiasme. M. McCarthy a surtout parlé de *tariff reform*. La réforme du tarif est destinée à l'emporter tôt ou tard, et plus on entravera l'opinion sur ce chapitre, plus le pays en souffrira. La grande classe des consommateurs parlera franc et net quand viendra le scrutin. Au gouvernement d'agir avant qu'il soit trop tard."

Le *Moniteur*, de Lévis, journal conservateur, fait la remarque suivante :

" Il faut gouverner et combattre avec ses amis. Donnons des coups à nos adversaires et non des faveurs, comme cela est arrivé trop souvent déjà, sous prétexte de les désarmer et de les fléchir. C'est une fausse tactique, une funeste erreur."

Généralement parlant, ceci est assez correct. Mais un peu d'opportunisme dans la distribution du patronage est aussi nécessaire que dans la direction d'un parti politique.

Bien informés sur le Canada, les journaux français !  
On lit dans un grand journal parisien :

" Le couvre-feu au Canada."

" Le gouvernement canadien vient de voter une loi aux termes de laquelle une éclatante sonnerie de cloche aura désormais lieu chaque soir, à neuf heures, dans toutes les cités, villes, villages et hameaux.

" Tous les garçons et toutes les filles de moins de dix-sept ans qu'on trouvera errants dans les rues ou par les sentiers à cette heure induc, sans l'autorisa-

tion de leurs parents ou tuteurs, seront arrêtés et condamnés à l'amende ou à la prison.

" Gare aux adultes de mine un peu jeune ! "

La question de l'or est vivement discutée aux États-Unis. L'exportation de ce métal a fait baisser le chiffre du fonds de réserve à \$90.000.000. La perspective de la nécessité d'un autre gros montant pour faire face aux exigences de la semaine prochaine inquiète le public. Les banquiers de New-York sont encore à exercer une grande pression pour provoquer une émission de bons, mais sans effets apparents. Quoique ne pouvant le déclarer avec certitude, quelques avocats croient que le secrétaire Carlisle est autorisé à émettre des billets en monnaie légale pour racheter l'or. On dit que le cabinet est d'opinion que cette méthode, si elle est légale, serait préférable à une émission de bons. Elle aurait l'approbation de ceux qui pensent qu'une augmentation de l'argent en circulation serait avantageuse; et ceux qui professent une crainte mortelle de voir déprécier la monnaie courante ne pourraient soutenir qu'il y a du danger dans cette direction, parce que chaque dollar ainsi émis serait remplacé dans le trésor par un dollar en or, pourvu que, comme de raison, l'or puisse être obtenu au pair.

Les Américains vont essayer d'une application de l'électricité au transport des lettres. Il s'agit d'établir entre New-York et Brooklyn un tramway électrique en miniature, enfermé dans un tube de quatorze pouces et demi de diamètre. Les wagonnets seront construits en fil d'acier et auront une longueur de trois pieds sept pouces. Chacun d'eux pourra transporter trois mille lettres. Grâce à ce système, la distance qui sépare les deux bureaux de poste centraux de New-York et de Brooklyn sera parcourue en cinq minutes.

L'émotion est grande, en Chine, à la suite d'un arrêt, rendu par la cour suprême des États-Unis, qui ordonne l'expulsion de tous les ouvriers chinois qui demeurent encore dans les pays de l'Union.

Depuis plusieurs années, le congrès de Washington, désireux de protéger le travail des ouvriers américains contre la concurrence étrangère, n'avait cessé de voter une série de dispositions restrictives contre les coolies chinois qui s'en venaient travailler par milliers aux chemins de fer sur le littoral du Pacifique. Les entrepreneurs, eux, étaient fort satisfaits de ces coolies, car ils travaillent bien et demandent peu d'argent.

Par contre, les ouvriers américains se plaignaient de la concurrence qui leur était faite. Le congrès des États-Unis a pris en main la cause des ouvriers, et comme, malgré les lois, malgré les décrets, les Chinois arrivaient à se maintenir quand même dans le pays dont on voulait les exiler, appel a été fait à la cour suprême des États-Unis pour qu'elle déterminât le sens précis des textes légaux et décidât si, oui ou non, les ouvriers chinois pouvaient prolonger leur séjour sur le territoire américain. La cour a répondu : non. Tous les coolies devront quitter les États-Unis.

Que fera la Chine? Déjà le gouvernement de Pékin avait protesté contre les premières lois dirigées contre ses enfants. L'arrêt de la cour suprême ne peut que l'irriter davantage.

La cour de Pékin déclarera-t-elle la guerre aux États-Unis? Cela est peu probable. Mais ne répondra-t-elle pas à l'expulsion des Chinois des États-Unis par l'ex-

pulsion de tous les Américains établis dans l'empire du Milieu ? Et même s'arrêtera-t-elle à cette mesure ? Les Chinois ne sont pas tendres à l'égard des étrangers établis chez eux. Ils l'ont montré récemment encore.

Aussi, quelque légitime que soit l'arrêt de la cour suprême des Etats-Unis, on est en droit de le déplorer. Il n'était pas besoin d'exciter de nouveau le fanatisme chinois contre les étrangers ; s'il veut se venger, distinguera-t-il entre les Américains et les nationaux d'autres pays ? Non, sans doute.

C'est pourquoi l'arrêt de la cour suprême des Etats-Unis, qui semble régler une simple question de peuple à peuple, pourrait avoir des conséquences plus graves, qui intéresseraient l'Europe tout entière.

La " rose d'or " que Léon XIII vient de bénir et qui est destinée à la reine des Belges est placée dans un vase ciselé style du quatorzième siècle.

La dédicace suivante est gravée sur une plaque en or au pied du vase.

*Marice. Henrice. Belgarum. Reginæ. Rosam. Auream. Leo XIII P. M. D. D. Anno MDCCCXCIII.*

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Le roi d'Italie vient d'envoyer sept cents alouettes vivantes à son allié le roi de Prusse !

Les fiançailles de la princesse Théodora de Schleswig-Holstein, sœur de l'impératrice d'Allemagne, avec le prince héritier d'Italie, seront dans quelques jours officielles.

Cette nouvelle, qui a surpris tout le monde, a fait sensation surtout à Dresde, où la jeune princesse habite avec sa mère, dans une modeste villa de la Reichstrasse. Son mariage va la faire passer au premier rang, et peut-être y sera-t-elle mal préparée, car elle a vécu jusqu'ici dans une obscurité profonde.

De goûts extrêmement modestes, tout le monde remarquait, à Dresde, la simplicité de ses toilettes dans les rares occasions où elle paraissait en public.

La cour de la veuve du duc de Schleswig-Holstein se compose uniquement du colonel Schlaberg et de Mlle de Carrini. Personne autre n'était admis dans l'entourage intime de la princesse.

Leur villa, d'ailleurs, ne se fût pas prêtée à plus de faste. D'apparence assez mesquine et petite, elle était encore habitée, il y a quelque temps à peine, par un commerçant berlinois retiré des affaires.

La fiancée du prince de Naples est très artiste. Elle s'occupe beaucoup de peinture, plus encore de musique, et passe pour avoir un talent de pianiste extrêmement remarquable.

Elle fréquente assidûment les théâtres, ainsi que les grands concerts, et même est la protectrice attitrée d'une nouvelle école de chant.

Douce de visage et de ton, bienfaisante pour les pauvres, elle est très aimée à Dresde, et l'on se réjouit pour elle de ce mariage, car la vie qu'elle menait n'était pas sans mélancolie.

Cependant, on s'en étonne aussi. La princesse Théodora, en effet, a été élevée, comme ses deux sœurs, l'impératrice d'Allemagne et la princesse Léopold de Prusse, d'après la plus stricte doctrine évangélique. Leur éducateur religieux fut le sévère Dibelius, bien connu pour son protestantisme intransigeant.

C'est lui-même qui, il y a deux ans, confirma la jeune

princesse dans l'église de la Croix, à Dresde. L'impératrice d'Allemagne assistait à la cérémonie.

Dernier trait à cette esquisse rapide : la princesse Theodora, qui est modeste au point de paraître ignorer toutes ses qualités, est excessivement spirituelle.

Elle était, dans ses courtes visites, la lumière et la gaieté de la cour royale de Saxe et de la cour ducale de Schleswig-Holstein.

Il y a environ trois ans, un individu portant le costume féminin s'était fait admettre à l'hôpital Saint-Antoine, de Paris, dans une des salles réservées aux femmes. Le sexe de l'étrange personnage ne fut dévoilé que le lendemain matin, à la visite. Il y avait quarante ans, a-t-il dit, qu'à la faveur de ce costume il avait servi dans diverses maisons comme cuisinière et comme femme de chambre.

Un fait analogue vient de se produire à un autre hôpital.

Parmi les hommes qui, en assez grand nombre, se présentaient, il y a quelques jours, à la consultation de M. le Dr Dreyfus, à l'hôpital Laënnec, se trouvait un vieillard de petite taille, vêtu avec une certaine recherche. Le malade se plaignait de douleurs dans la poitrine. La respiration, disait-il, lui faisait fréquemment défaut. Le docteur signa son admission à l'hôpital et le vieillard fut conduit à la salle des hommes. On lui assigna le lit No 23. Il se déshabilla et se coucha dans les draps.

Mais grande fut la surprise de l'interne de service en faisant, le soir, sa " contre-visite ". Le malade, qu'on croyait appartenir au sexe fort, n'avait de l'homme que le costume sous lequel il s'était présenté. C'était une femme, mais une femme dont le sexe était déguisé par de fines moustaches et de courts favoris encore noirs. L'illusion était complète et tout autre que le Dr Dreyfus s'y serait trompé... jusqu'à preuve plus évidente.

L'interne renvoya la bonne femme côté des dames, non cependant sans l'avoir interrogée sur son " travestissement ".

Elle répondit sans aucune hésitation qu'elle se nommait Victor Beilleit et qu'elle habitait 39, rue de l'Abbé-Grégoire. Elle s'est donnée comme publiciste. Elle est née à Angers. Comme l'homme-femme de l'hôpital Saint-Antoine, il y a près de quarante ans qu'elle porte le costume masculin.

— Et je suis demoiselle, ajouta-t-elle en manière de conclusion.

Un journal d'optique en est arrivé à cette conclusion, que les chevaux et les chiens peuvent être myopes. Un correspondant de ce journal a été averti, dit-il, par divers symptômes que son cheval était myope. Il demanda, en conséquence, à un oculiste de prendre les mesures pour lui faire une paire de lunettes. Elles furent faites de manière à lui être bien assujetties. D'abord, le cheval parut étonné de cette addition à son harnachement ; mais il sembla bientôt faire usage des verres, et cela avec plaisir ; même il hennissait plaintivement si on ne les lui mettait pas.

En police correctionnelle.

— Pourquoi, interrogé le président, avez-vous dérobé ces vieux souliers ?

— C'est bien simple, répond le prévenu avec franchise... Je croyais qu'ils étaient neufs !

## LES PRINCES DE CE MONDE.

*Étude philosophique et historique.*

Monsieur le directeur de l'*Opinion Publique*,

Vous désirez présenter à vos lecteurs une étude sérieuse sur le *spiritisme*. Vous avez raison, s'il est vrai, comme on me l'assure, qu'un certain nombre de personnes se soient laissées attirer par le mystère de cette science prétendue et captiver par le mirage de ses prodiges étonnants. M. d'Outretombe a donné une opinion déjà passée de mode dans les cercles spirites, à bon droit suspecte aux philosophes et théologiens catholiques et à mes yeux aussi peu justifiable devant la raison qu'admissible en morale. Vous me demandez de la réfuter. Je le ferai avec plaisir. Toutefois, avant d'entreprendre ce travail nécessairement assez long et parfois un peu sec, il est plusieurs points sur lesquels j'ose demander à vos lecteurs non pas précisément leur indulgence, mais un degré d'attention toute particulière.

Tout d'abord, je ne suivrai point pas à pas M. d'Outretombe dans sa marche. Vous l'avouerez-vous ? les ténèbres du tombeau m'épouvantent et, pendant que le bon Dieu me donne sa lumière, j'aime à la recevoir et à en jouir. Au lieu donc de citer mon expérience, je me fierai pour les faits à l'expérience des autres. Les deux écoles de la Salpêtrière à Paris et de Nancy seront avant tout mes autorités, et si, de temps à autre, j'invoque d'autres témoignages, ce ne sera qu'après m'être assuré de leur valeur scientifique. La prestidigitation et la fraude ont trop souvent joué leur rôle dans les séances spirites, et les *bonnes femmes* n'ont pas le monopole des *contes de bonnes femmes* :

Et je sais même sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Je laisse donc à M. d'Outretombe la responsabilité de tous les faits cités par lui ; je ne les discuterai point. Si j'ai besoin d'en étudier un, je le choisirai moi-même et le présenterai muni des circonstances de temps et lieu et de l'autorité de noms, lesquelles en assurent l'authenticité.

Voilà pour les faits. Quant aux principes, M. d'Outretombe me pardonnera de relever quelques-uns des siens et d'en démontrer la fausseté. Un jour, il y a plus de vingt ans de cela, j'avais envoyé à un savant dominicain, l'une des victimes de la Commune, le R. P. Bourard, un article sur la *Traite des noirs*, dans lequel je ménageais un peu les Anglais. J'en reçus par retour du courrier un petit billet de quatre pouces carrés, avec cette note tout aussi carrée : " Appelons-les chats des chats, les chiens des chiens, et ne faisons jamais patte de velours." Indulgent pour l'écrivain, plein de respect pour sa personne, nous ne ménagerons point ses erreurs. Il a dû, au pays d'outre-tombe, apprendre au moins ce qu'on ne veut pas, semble-t-il, comprendre ici-bas : qu'une discussion ne doit pas nécessairement finir par une querelle. Nous tâcherons, lui et moi, de nous servir d'arguments, non d'injures, et, comme tous les deux nous croyons à l'Église, nous saurons chaque fois incliner notre raison devant les enseignements de la foi. La foi à Dieu est toujours raisonnable.

Je ne suis point de l'école de Platon, encore moins de celle de Descartes. Je ne crois donc point que l'âme

humaine soit un simple pilote à bord du navire de notre corps ou un opérateur de télégraphe logé dans le crâne et envoyant de là ses messages aux sens qu'elle gouverne. Non : pour moi comme pour la grande école thomiste dont je suis fier d'être un modeste membre, comme pour l'Église catholique qui se prononça définitivement sur cette question au concile de Vienne et plus tard par Pie IX dans ses lettres sur les doctrines de Gunther, l'âme humaine est la forme substantielle du corps humain, l'homme est un en nature et en personne. Toute opinion qui s'éloigne de cet enseignement traditionnel et philosophiquement indiscutable mène droit soit au matérialisme, soit à l'idéalisme, et nous verrons que M. d'Outretombe, tout en protestant du contraire, n'a pas échappé à l'écueil.

Maintenant, serons-nous complètement original dans ce travail ? Parfois oui, un peu, du moins, car nous avons nos petites vues personnelles dans les choses discutables ; mais généralement non. Si adopter les idées de plus savants que soi dans les sciences philosophiques et naturelles, si présenter un argument dont d'autres se sont déjà servis, si même prendre une comparaison déjà utilisée par un autre, constituent l'un de ces actes de piraterie littéraire que l'on nomme plagiat, nous le confessons d'avance : nous serons un plagiaire. Les Drs Richer, Charcot et Bernheim, les pères Franco, Méric, Lehmkhul, et plusieurs autres, auront le droit de se plaindre de nous. Mais s'il suffit, pour réclamer une propriété littéraire, d'avoir pensé ses idées, de n'avoir donné que ses propres convictions et d'avoir habillé idées et arguments dans son style personnel, nous croyons que nous aurons un certain droit à notre travail.

Nous faisons cette remarque pour ne pas être obligé d'encombrer nos articles de citations nombreuses et cependant pour ne pas nous attribuer un mérite que nous ne saurions avoir. Quelquefois cependant, pour les lecteurs sérieux, nous indiquerons les ouvrages où ils pourront trouver le développement de thèses que nous ne pouvons qu'ébaucher.

Et maintenant, à la grâce de Dieu ! Si nul orage ne vient contrarier notre cours, si un coup de vent n'enlève pas, dans sa fureur, le bateau et son pilote, nous partirons du continent de faits vraiment prodigieux et arriverons à celui de principes indiscutables. Pour parler sans figure, nous trouverons, par l'examen sérieux de l'œuvre, la nature véritable de sa cause.

Il est possible que je ne puisse pas régulièrement, chaque semaine, envoyer un article. Tant d'autres questions réclament mes soins ! Vous attendrez alors patiemment la semaine suivante et donnerez toujours à ma lettre l'hospitalité de vos colonnes.

A bientôt,

J. SUR-TERRÉ.

## LES HOMICIDES.

## LE PROLÉTAIRE.

Du fer d'Harmodius arme mon bras, Justice !  
 Fatigué d'être esclave et de voir au supplice  
 Un grand peuple, je dis : tout monarque ici-bas  
 Est un lâche égoïste et digne du trépas.  
 C'est l'éponge qui boit les richesses sans nombre  
 Que l'ouvrier plaintif élabore dans l'ombre :  
 Rien n'en sort qu'un peu d'or, qui parfois se répand  
 Aux mains d'un vil bouffon ou d'un bourreau rampant.

Est-il juste, grand Dieu ! qu'ici-bas d'un seul homme  
Des millions d'humains soient les bêtes de somme,  
Que tant d'êtres de chair soient les hochets sanglants  
D'un seul, issu comme eux de tes célestes flancs ?  
Un côté penche trop dans l'humaine balance.  
Ah ! ce n'est pas ainsi que la toute-puissance  
En a conçu le jeu : lancé dans le plateau,  
Le glaive quelquefois rétablit le niveau.  
Prête-le-moi, Justice ! et qu'un coup salutaire  
Des peuples gémissants finisse la misère.

## LE DESPOTE.

Du glaive de la loi, Justice, arme tes mains  
Et frappe sans pitié ces monstres inhumains,  
Ces êtres sans respect pour le haut diadème,  
Qui, toujours insurgés contre le rang suprême,  
Dans les transports obscurs de leur férocité,  
Veulent à flots de sang noyer la royauté.  
Que deviendraient, grand Dieu ! les peuples de ce monde  
Si, dans leurs errements sur la terre féconde,  
Ils venaient à tuer leurs sacrés conducteurs ?  
Que seraient ces troupeaux dépourvus de pasteurs ?  
Ce serait le bétail marchant à l'aventure  
Et le débordement de toute créature ;  
Et toi-même, grand Dieu ! par l'orgueil avili,  
Tu finirais par voir ton saint culte aboli.  
Les rois sont ici-bas un reflet de ta face ;  
Comme Dieu l'est au monde, à la terre leur race  
Est nécessaire ; ainsi, que le glaive des lois  
Apprenne aux vils mortels à respecter les rois !

## LA JUSTICE HUMAINE.

O vous qui m'invoquez comme des Euménides,  
Vous êtes tous les deux d'effrayants homicides !  
L'un, pour verser le sang avec impunité,  
Se nomme le vengeur de la société,  
Sans savoir si son mal lui donne droit de l'être  
Et si l'humanité comme tel veut l'admettre ;  
L'autre, sous le motif saintement spécieux  
Qu'il est l'oint du Seigneur et chargé par les cieus  
De conserver au sein des peuplades humaines  
De l'ordre social les formes souveraines,  
Donne pleine carrière à d'inniques desseins.  
Violateur brutal des contrats les plus saints,  
Il fait d'un peuple libre une race asservie,  
Lui dérobe son culte et ses biens et sa vie,  
Et par l'égorgeant, les déportations,  
L'efface tout entier du rang des nations.  
L'un est plus insensé, mais l'autre est plus coupable.  
L'un sera donc frappé par le fer équitable ;  
Quant à l'autre, il n'échappe à mon glaive de feu  
Que pour mieux rencontrer la justice de Dieu.

AUGUSTE BARBIER.

## UNE MÈRE.

Ainsi qu'il faisait depuis de longues années, mon ami  
Jacques Sauval, médecin des hôpitaux, dînait chez moi.  
Dîner simple, en tête à tête, servi tous les mardis tantôt  
chez l'un, tantôt chez l'autre, à tour de rôle, institué  
dans le seul but de nous rencontrer chaque semaine et  
de ne pas laisser notre ancienne amitié s'évaporer aux  
mille occupations de la vie absorbante de chaque jour.

Nous nous faisons vis-à-vis, le couvert enlevé en  
partie, ayant devant nous notre tasse de café, le cigare  
aux lèvres.

Nous devisions du temps passé.

— Te rappelles-tu un Tel ?

— Et le grand Machin ?  
— Et la petite Chose ?  
Soudain la bonne entra, et, d'une voix émue :  
— Monsieur... là-haut... au cinquième... la petite  
vieille... vous savez ?  
— Non... Quoi ?  
— Oui... il y a une vieille femme qui a loué cet été  
l'appartement du cinquième.

— Eh bien ?

— Tout à l'heure, j'ai entendu appeler... Je suis mon-  
tée... Elle est au plus mal, à ce qu'il m'a semblé. Alors  
j'ai pensé, comme M. le docteur était ici...

Jacques était déjà dans l'escalier. Je le suivis machi-  
nalement.

— Entrez, messieurs, entrez, dit une femme qui, de-  
bout sur le palier, paraissait attendre, — la garde, sans  
doute.

Une antichambre, une salle à manger, et nous péné-  
trâmes dans la chambre à coucher, une pièce ordinaire,  
sans caractère particulier, sans style, indiquant une  
aisance relative.

Je me tins sur le seuil. Jacques se dirigea vers le lit.

— Allons ! du courage, madame... C'est moi qui suis  
le médecin.

Il la prit, la retourna, la palpa, l'ausculta et, d'un ton  
qu'il s'efforça de rendre dégagé :

— Ce n'est rien... Dans quelques jours il n'en sera  
plus question.

Et, en effet, au regard qu'il me lança, je compris que  
dans quelques jours il ne pourrait plus en être question.

Il traça rapidement une ordonnance, une de ces or-  
donnances banales, insignifiantes, qu'on prescrit quand  
il n'y a plus qu'à laisser le dénouement s'accomplir, et  
nous nous apprêtâmes à partir. Mais la vieille se re-  
dressa tant bien que mal sur son séant et, d'un ton  
suppliant :

— Oh ! restez, messieurs, je vous en prie... restez...  
Je vais mourir, je le sens bien... Personne ne viendra  
plus me rendre visite... et il faut que je parle ! Oui, il  
le faut ! Ce secret m'étouffe. Je ne peux pas le garder  
plus longtemps !...

Était-ce un commencement de délire ? Avait-elle  
vraiment quelque secret à nous confier ?

Nous restâmes.

— Oui... un secret... à vous deux... tous seuls...

La garde se retira. Nous prîmes chacun une chaise  
que nous approchâmes du lit... et nous attendîmes.

Elle se recueillit un instant... et commença.

Je suis fille de villageois. A vingt-trois ans, j'épou-  
sais le jardinier du château de Bellemont, qui mourut  
quatre mois après notre mariage, me laissant enceinte.  
Le marquis et la marquise de Bellemont, lors de ce  
malheur, se montrèrent excellents pour moi et promi-  
rent d'assurer mon avenir, ainsi que celui de mon enfant.  
La marquise, elle aussi, était enceinte en ce moment,  
et de la même époque que moi. Leur union était long-  
temps demeurée stérile, et l'espérance d'un enfant qui  
leur arrivait après quinze ans de mariage les comblait  
de joie. La marquise surtout se montrait radieuse, et  
le bonheur qu'elle ressentait de sa maternité future  
allait jusqu'à l'exaltation.

Nous fûmes délivrées à un jour de distance.

Dieu me donna un fils ; la marquise accoucha d'un  
enfant mort.

Comment cela se passa-t-il ? Comment fus-je entraî-  
née à faire ce que j'ai fait ? A quelle ambition, à

quelles sollicitations ai-je obéi ? Toujours est-il que la marquise crut avoir donné le jour à un poupon rose et bien portant, et que dans tout le pays, sauf le marquis et le docteur, tout le monde le crut comme elle.

Quant à moi, je disparus pendant quelques semaines, et quand je revins au château, je trouvai la marquise étendue sur sa chaise longue, fière et radieuse. Elle me présenta son fils, M. Pierre de Bellemont... et me permit de l'embrasser...

J'avais été accoutumée de bonne heure aux travaux de couture. Ainsi que cela avait été convenu avec le marquis, la marquise me prit comme femme de chambre, et, depuis lors, installée à ses côtés, je pus me repaître tout à mon aise de la vue de mon fils.

Le petit était à moi... entièrement... plus encore qu'à la marquise... Je le tenais sur mes genoux, je l'habillais... je l'embrassais...

— Brave femme, disait parfois la marquise en voyant de quels soins maternels j'entourais le chérubin, tu as reporté sur mon fils toute l'affection que tu réservais pour ton enfant. Je suis sûre que tu l'aimes autant que je l'aime.

— Autant, oui, madame la marquise.

Pierre grandit, ayant deux mères, pour ainsi dire, et partageant son affection entre elles deux, certes sans pouvoir dire au juste celle qui lui en prenait la plus grande part.

Un moment la marquise avait semblé jalouse de mon influence et avait essayé de m'écarter. Heureusement le marquis prit ma défense.

Pierre grandissait et embellissait chaque jour... et la marquise était fière de lui, et elle me disait parfois, en le voyant courir et s'ébattre sur la pelouse du jardin :

— Dieu me l'a donné plus beau, pour me l'avoir fait attendre, mon fils !

Mon fils ! Moi aussi, quand je me trouvais seule avec lui, je disais aussi : mon fils.

Mon fils, monsieur le marquis ? Ah ! n'était-il pas plus heureux, noble, riche, ayant un bel avenir devant lui, pouvant prétendre à tout, que simple jardinier du château ? Et cet orgueil que j'avais de le voir si haut au-dessus de moi ne valait-il pas le sacrifice que j'avais fait de l'aveu de ma maternité ?

Comme ça pousse vite, les enfants !

Je le vois encore revenir de Paris, où il avait été passer son baccalauréat.

Mon fils, bachelier, messieurs !

La voiture s'était arrêtée devant le perron. Il descendit vivement. Je me trouvais là justement...

— Je suis reçu ! cria-t-il, et il me sauta au cou et m'embrassa.

Je tombai sans connaissance.

La marquise me sermonna sur l'exagération de ma joie.

Le marquis, lui, me serra la main et je l'entendis murmurer : " Pauvre femme ! "

Pauvre femme !... Ah ! j'étais bien heureuse tout de même !

Les années passèrent.

Le marquis mourut, Pierre avait vingt ans à ce moment. Il fallait lui faire connaître le monde et la marquise s'installa à Paris, où je l'accompagnai.

Pierre sortait beaucoup. Joli garçon, riche, titré, il était très recherché. Le soir, avant de sortir, il m'appela pour passer l'inspection de sa toilette. C'était moi qui lui mettais sa cravate blanche.

— Ma cravate, c'est ta spécialité, disait-il.

Et je lui faisais des recommandations.

— Ne danse pas trop... ne te fatigue pas... couvre-toi bien en sortant.

Et il m'écoutait, messieurs... et le lendemain, il me faisait part de ses impressions. Telle jeune fille m'a plu, telle autre dansait mal... Et il me décrivait leurs robes...

Quand la marquise eut rejoint son mari là-haut, Pierre, trop grandement installé, loua un petit hôtel dans la plaine Monceau.

J'eus une émotion terrible. S'il ne voulait plus de moi près de lui ! Il n'en fut rien.

— Tu continueras de vivre avec moi, Annette, tu m'as élevé... tu me tiendras lieu de mère.

Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai serré contre moi... Ah ! ce qu'il s'en est fallu de peu à ce moment que je ne lui criasse :

— Ta mère... mais ta mère, c'est moi !

Nous avons ainsi vécu tous les deux pendant trois ans. Il sortait tous les soirs... mais, dans la journée, je le voyais... et c'était moi qui lui servais son déjeuner. Quel instant délicieux, ce déjeuner ! C'était le moment des causeries intimes et des confidences.

Il me mettait au courant de sa vie, de ses moindres actions. Il s'intéressait à moi ; il me questionnait ; il avait à mon égard mille prévenances qui me touchaient jusqu'aux larmes.

Tout de même je pensais :

— Il va falloir le marier un jour.

Si j'avais pu choisir sa femme ! Mais voilà... je ne fréquentais pas les gens de son monde. Je le conseillais là-dessus.

— Ne t'occupe pas de la fortune, tu es assez riche pour deux... Prends une jeune fille simple, douce, bonne...

Un matin, pendant le déjeuner, il me dit :

— Tu sais, je vais me marier.

Je laissai tomber l'assiette que je tenais en main.

— Vrai, tu vas te marier ?

— Mais oui.

Alors il me décrivit la jeune fille. Une personne ravissante, très élégante. Il déplia un journal et me montra l'endroit où on parlait d'elle :

*Très remarquée hier, au bal des affaires étrangères, la délicieuse Mlle de Marjevals...*

J'étais froissée qu'on parlât ainsi dans les journaux de cette jeune personne.

— Tu l'aimes donc ?

— J'en suis fou.

Quelques jours après, pour me faire connaître sa fiancée, il imagina le prétexte d'une commission à me donner.

J'arrivai là-bas, émue, comme bien vous pensez, et la première phrase que prononça Mlle de Marjevals fut :

— Je tiendrai compte, croyez-le bien, des excellents renseignements que votre maître m'a donnés sur vous.

A dater de ce moment, je compris que tout était fini.

Ah ! si j'avais été raisonnable, je me serais éloignée. Avec les petites rentes que le marquis m'avait constituées, j'avais de quoi vivre. Je me serais fait oublier... et de temps à autre j'aurais été voir Pierre. Mais, voilà... je l'aimais trop... Je n'eus pas le courage de me séparer de lui.

Après le mariage, aussitôt revenue du voyage de nocces, la nouvelle marquise prit possession de l'hôtel. Elle avait amené avec elle une femme de chambre, une cuisinière... tout un personnel enfin. De jour en jour, on m'éloigna de Pierre. D'abord il me fut défendu de servir à table, puis de paraître dans la salle à manger.

Moi, au lieu d'obéir, je luttais... et je me plaignis à Pierre, qui me donna raison. Il y eut une scène entre sa femme et lui, et j'entendis cette phrase prononcée :

— Si votre bonne joue le rôle de belle-mère...

Alors je compris que j'étais de trop. Je partis et m'installai ici.

J'allais voir Pierre tous les huit jours. Mais je sentais qu'il était gêné en me recevant, et j'espaçai mes visites. Je n'y allai plus du tout. Pierre, lui, montait chez moi de temps en temps, quand il passait dans le quartier. Mais ses visites étaient devenues de plus en plus rares, et voilà deux mois que je ne l'ai plus revu.

Ce n'est pas de sa faute... Que voulez-vous ? La vie est si absorbante à Paris ! Il mène une existence nouvelle... Et puis, il a sa femme qui remplit maintenant tout son cœur !

Moi... je n'ai que lui... Ah ! messieurs... je vais mourir... Appelez mon fils... que je l'embrasse une dernière fois !...

La pauvre créature haletait.

Au coup d'œil que me lança Jacques, je compris qu'il n'y avait pas un seul instant à perdre.

— Où demeure-t-il ?

— 12, rue Rembrandt, M. le marquis de Bellemont.

Je descendis quatre à quatre... Je sautai dans un fiacre et j'arrivai à l'adresse indiquée...

— M. le marquis de Bellemont ?

Un domestique en livrée m'introduisit dans le salon.

J'entendais, dans la pièce voisine, des rires et des éclats de voix, des bruits de vaisselle heurtée... Un grand dîner, sans doute.

Au bout de cinq minutes, une femme très jeune, élégante et fort jolie, entra.

— A qui ai-je l'honneur... ?

— Madame, j'ai pour voisine une personne qui a été la femme de chambre de feu Mme la marquise de Bellemont.

— Oui... Annette...

— Elle est au plus mal, madame, et... avant de mourir, elle a manifesté le désir suprême d'embrasser son... le fils de son ancienne maîtresse.

Elle fronça le sourcil, et, avec embarras :

— C'est que nous avons du monde justement... mon mari ira demain.

— Demain ?

— Il ne peut quitter ses invités. C'est impossible.

Il était difficile d'insister. Cependant, en prenant congé, je hasardai une dernière tentative :

— Permettez-moi, madame, de réclamer votre pardon pour l'heure insolite de ma démarche, et veuillez dire à M. de Bellemont que je ne me serais certes pas présenté chez lui à une heure aussi tardive si l'état désespéré de la malade ne m'avait fait un devoir de me hâter d'accomplir cette triste mission.

Le lendemain, de grand matin, le marquis arriva. Sa femme venait seulement de le prévenir. Il était trop tard : sa mère était morte.

J. BERR DE TURIQUE.

### LE CHIEN ET LE LOUP.

(Un heureux hasard nous a permis de retrouver ce charmant article. Il fut écrit par Alphonse Daudet à l'âge de vingt ans. Il a paru en 1860, dans un journal littéraire, et n'a été reproduit dans aucun volume. Il a donc toute la saveur de l'inédit, et nous sommes ravis de pouvoir l'offrir à nos abonnés).

### DANS UN RESTAURANT.

LE JOURNALISTE, à une table. — Garçon, des huitres d'Ostende, un filet saignant et du chablis.

LE POÈTE, à la table à côté. — Voilà un homme qui se traite bien. (Haut.) Monsieur le garçon, veuillez me faire servir, je vous prie, deux œufs sur le plat avec un doigt de vinaigre.

LE JOURNALISTE, à sa table. — Le piteux déjeuner ! Quelque agioteur en déveine !

LE POÈTE, à la sienne. — C'est, sans doute, un bourgeois à la hausse.

LE JOURNALISTE. — La vue de ce pauvre diable et le côté-à-côté de sa misère vont me gêner beaucoup : les bons estomacs ne sont pas égoïstes.

LE POÈTE. — Cet homme se dispose à manger énormément : cela pourra m'incommoder.

LE JOURNALISTE. — Pour un rien, je lui offrirais la moitié de ma pitance.

LE POÈTE. — Encore un peu, je lui emprunterais un quart de filet.

LE JOURNALISTE. — Essayons de lui adresser la parole.

LE POÈTE. — Tâchons de l'aborder.

LE JOURNALISTE. — Oui, mais le moyen ?

LE POÈTE. — Ce qui manque, c'est un prétexte.

LE JOURNALISTE. — Il faudrait me dépêcher, pourtant ; il a déjà dévoré la moitié d'un œuf.

LE POÈTE. — Déjà six huitres d'englouties ; vous vous verrez qu'il n'en restera pas une.

LE JOURNALISTE. — Une idée, parbleu ! Je ne vois pas de moutardier près de lui.

LE POÈTE. — Il n'a pas de moutarde sur sa table ; c'est un moyen.

Tous les deux, à la fois et s'offrant chacun de la moutarde. — En usez-vous ? — Vous en offrirai-je ?

LE JOURNALISTE, riant. — Deux hommes à qui la langue démangeait, à ce que je vois.

LE POÈTE. — C'est voir par les yeux d'un homme d'esprit.

LE JOURNALISTE. — C'est parler par sa bouche.

LE POÈTE. — Vous êtes bien bon, monsieur. (Bas.) Comme il mange vite !... Encore une !

LE JOURNALISTE. — Eh bien ! monsieur, en homme d'esprit que vous êtes, vous ne trouverez pas étonnant que j'éprouve le besoin d'avoir un convive et que je vous invite à partager mon repas.

LE POÈTE. — A ce même titre d'homme d'esprit, ne soyez pas étonné que j'accepte.

LE JOURNALISTE, bas. — C'est égal, ce n'est pas sans peine.

LE POÈTE. — Ouf ! je l'ai bien gagné ! (Ils se mettent à la même table et se gorgent aux mêmes plats).

QUITTEZ LES BOIS, VOUS FEREZ BIEN !

LE JOURNALISTE. — Vous disiez donc que vous vous occupiez de poésie ?

LE POÈTE. — Mon Dieu ! oui, monsieur ; et vous, de journalisme ?

LE JOURNALISTE. — Comme vous dites ; je suis attaché à la feuille du petit père D..., où je rédige des entre-filets quelquefois, des chroniques de temps à autre, et des faits divers régulièrement ; j'ose avouer que je suis un des piliers du journal.

LE POÈTE. — Moi, je vous présente l'auteur d'un volume de vers qui ont eu quelque succès, je m'en flatte, sous ce titre : *Guerrières et sentimentales*. La *Revue des Deux Mondes* me guigne de l'œil...

LE JOURNALISTE. — Heu ! héu ! La poésie est un mets délicat, qui ne peut se servir que dans un plat d'argent, et je tiens la *Revue des Deux Mondes* pour une bonne bourgeoisie qui ne mange pas dans la vaisselle plate. Pourquoi ne faites-vous pas de journalisme ?

LE POÈTE. — Dame ! puisque je fais de la poésie...

LE JOURNALISTE. — Faites du journalisme ; le journalisme vous donnera à profusion du chablis et des huîtres d'Ostende, tandis que la poésie vous liarde même des œufs à la vinaigrette.

LE POÈTE. — Mais, pour être si lucratif, votre métier doit compter bien des désagréments ?

LE JOURNALISTE. — Des désagréments ? Pas le moindre, — excepté celui de faire connaître notre nom à l'univers, de nous procurer nos entrées à tous les théâtres, des billets de faveur pour tous les bals, des invitations pour les soirées du beau monde, les œillades de toutes les actrices, des laisser-passer sur toutes les lignes, de l'or à discrétion, des pantalons neufs, des paletots très vastes, des bottes très vernies, des tapis, des édredons, des porte-plumes en argent, des cigares étrangers, du papier satiné et des coups de chapeau plus souvent que des coups de canne, sans parler du reste... Hein ! Comparez un peu nos deux existences !

LE POÈTE. — Je conviens que la mienne est loin d'avoir ce moelleux et ce doux toucher : amoureux fou de la campagne, j'ai loué à Chaville une chambre grande comme un dé à coudre et je passe là les trois quarts de l'année ; une ou deux fois par semaine, je viens à Paris, — à pied le plus souvent ; et je m'en vais porter quelques vers à quelques journaux.

LE JOURNALISTE. — C'est cela : une existence irrégulière, désordonnée ; la bohème, le débraillé, la faim !

LE POÈTE. — Il est vrai que j'ai quelques distractions, en revanche : je vais où bon me semble, je me lève à l'heure qu'il me plaît ; s'il me convient de rester au lit tout un jour, personne ne s'en émeut. Mon travail n'est pas productif, d'accord ; mais il a cela de bon que je puis le faire en tous les endroits où je me trouve et que je ne me trouve qu'aux endroits qui m'ont souri. Armé d'un pain de seigle et d'un bâton de noyer, je m'en vais courir les bois, mes voisins ; cueillir les violettes, mes amies ; saluer les rossignols, mes collègues ; faire des débauches de mûres et me saouler comme un lansquenet avec l'eau des sources. Les vieux arbres de Chaville me connaissent tous par mon nom ; je vis dans la plus grande intimité avec les bois d'Orsay, remplis de chevreuils que je salue, de chats sauvages qui me tutoient. Bien souvent, par les nuits d'été, je m'étends sur les hautes pelouses du parc de Saint-Cloud. Devant moi, une ligne noire de bois ; à mes pieds, une immense vallée brumeuse, où clignotent dans l'ombre quelques lumières éparées ; là, je m'endors, le nez aux cieux, le dos sur l'herbe, et quand un bruit de feuilles me réveille, je puis voir, couchées en rond autour de moi, de belles biches blanches, jouissant de la grande nuit, la tête haute et la narine au vent.

LE JOURNALISTE. — Prenez donc un peu plus de cette entre-côte ; l'entre-côte doit se manger brûlante. — Ah ! monsieur le poète, ah ! monsieur le rêveur, ah ! monsieur le bohémien, voilà comme vous entendez l'existence ! A votre aise. Mais accordez-moi d'y trouver trop de verdure et trop peu de beefsteaks.

LE POÈTE. — Je conviens que...

LE JOURNALISTE. — Taisez-vous ! vous êtes un enfant. Ne feriez-vous pas mieux de rompre avec cette vie extravagante, pleine de privations qui vous épuisent

et de souffrances qui étouffent votre talent ? N'avez pas toujours le nez en l'air, petit hanneton ; regardez-moi vos bottes éculées, votre collet d'habit qui a pris la couleur de la mousse de vos bois, et cette culotte, et ce chapeau. Faites du journalisme, c'est le métier le plus facile du monde ; faites du journalisme. Je vous donnerai une lettre de recommandation pour un directeur de grand journal et, dans un mois, vous pourrez m'offrir un déjeuner dans ce goût-là.

LE POÈTE, ébranlé. — Ma foi ! si je savais trouver...

LE JOURNALISTE. — Tenez ! il est trop tard maintenant ; mais soyez ici demain de bonne heure et je vous conduirai chez M. D...

LE POÈTE. — Franchement, si vous pouviez m'y mener tout de suite... Le fumet du journalisme me monte à la tête, et je n'ai qu'un désir...

LE JOURNALISTE, tirant sa montre. — Quelle heure est-il ? Dix heures. Fichtre ! je suis en retard... C'est impossible aujourd'hui, mon cher.

ATTACHÉ ! DIT LE LOUP, VOUS NE COUREZ DONC PAS...

LE POÈTE, se levant et grossissant sa voix. — Impossible ! En retard ! Qu'est-ce à dire ? En retard à dix heures ? En retard ? et pourquoi ?

LE JOURNALISTE. — Il faut que j'aille aux bureaux.

LE POÈTE. — Aux bureaux ! Il y a donc des bureaux ? Vous êtes donc obligé d'aller aux bureaux ?

LE JOURNALISTE. — Obligé, non.

LE POÈTE, d'une voix terrible. — Mais encore ?

LE JOURNALISTE. — Il faut pourtant que je cueille mes faits divers.

LE POÈTE, de plus en plus menaçant. — Et cela tous les jours ?

LE JOURNALISTE. — Puisque le journal est quotidien...

LE POÈTE, éclatant comme un tonnerre. — Comment ! vous allez tous les jours à votre bureau, comme un teneur de livres ou un employé de chemin de fer ! Que me chantez-vous avec votre journalisme ? Mais, à dix heures, je ne suis pas même couché. Et vous venez me parler de me faire journaliste ! Non, non, j'aime mieux ma paresse, et mes déjeuners de mûres rouges, et mes débauches de violettes, et mes repas improvisés au coin d'une vigne ; j'aime mieux ma misère, ô gué ! j'aime mieux ma misère. — Oh ! mes bois de Chaville, mes grands bois, mes courses, mes rêveries, mes longs *far niente* ! — Ah ! vous êtes jaloux de ma seule richesse, de mon indépendance, et vous voulez me mettre des fers aux pieds ! Ma liberté vous fait envie, et vous prétendez me l'escroquer ! Ah ! l'enjôleur ! Ah ! le brigand ! Ah ! le détrousseur ! — Mon chapeau ! mon chapeau ! Monsieur, je vous salue, mais, corbleu ! je ne suis pas votre homme ! (*Cela dit, le poète s'enfuit, mais ne court pas encore*).

CE QUE NE DIT PAS LA FONTAINE.

LE POÈTE, s'arrêtant à quelques pas du restaurant. — C'est égal, quoi que j'en aie dit, cet homme a peut-être raison ; ses entre-côtes surtout m'ont convaincu. En vérité, la vie que je mène commence à me lasser et ne sied plus à mes cheveux grisonnants ; il conviendrait de faire une fin, et peut-être que le journalisme... Songeons-y... Hum ! hum !... j'ai bien envie... (*Il s'éloigne en ruminant.*)

LE JOURNALISTE, dans le restaurant. — Ce garçon est fou, par ma foi ! Pourtant ses paroles de tantôt m'ont donné le frisson ; je me voyais dans le parc de Saint-Cloud, dormant à la belle lune ; au lieu de cela, il faut

se rendre aux bureaux et recommencer cette existence monotone comme le fromage au dessert... Ma foi ! non, je n'irai pas aujourd'hui : le ciel est pur, l'air est frais ; je vais me rouler sur l'herbe quelque part. Je ne sais pas même si... Hum ! hum ! Nous verrons. (*Il sort*).

Le lendemain, M. D..., rédacteur en chef du ..., décaçhète les deux lettres suivantes :

Monsieur,  
Je suis las de l'existence que m'a faite le journalisme jusqu'à ce jour ; j'aime mieux me jeter dans la vie indépendante et fantaisiste de cette bohème où le pain n'est pas toujours assuré, mais où l'imprévu l'est toujours.

Je vous prie donc d'agréer ma démission.

LE CHIEN, journaliste.

Monsieur,  
Fatigué d'une vie de paresse et de hannetonades, je m'adresse à vous comme à un pasteur des lettres pour que vous m'ouvriez les portes de votre bercail. N'avez-vous pas dans votre journal une place quelconque à m'accorder ? Si minime que vous me la fassiez, je vous jure, monsieur, de mettre à votre service tout mon talent, tout !

LE LOUP, poète.

ALPHONSE DAUDET.

## CHOSSES ET AUTRES.

### LES OISEAUX ET LES POISSONS CHIRURGIENS.

Il existe au Brésil un oiseau qu'on appelle le *chirurgien* ou le *jacana armé*, pour le distinguer de deux autres espèces qui fréquentent les marais du nouveau continent.

Le *chirurgien* est ainsi nommé parce qu'il porte, à la partie antérieure de chaque aile, une manière de lancette ou d'éperon jaunâtre, fort effilé, d'une consistance de corne, dont il se sert pour se défendre contre ses ennemis. Le *chirurgien brun armé* ou *jacana brun armé*, qui ne diffère pas sensiblement du précédent, se trouve au Mexique, à Cayenne et à Saint-Domingue. Une troisième espèce, qu'on nomme le *chirurgien varié* ou la *foulque épineuse*, *fulca spinosa* de Linné, se rencontre dans l'Amérique méridionale ; on a vu exceptionnellement des jacanas armés en Afrique.

Il existe également un poisson qu'on nomme le *chirurgien*, parce que sa queue se termine par deux petites pointes, fermées et aiguës comme une lancette.

Enfin le *thalictrum*, plante qui croît en abondance sur les vieux murs et parmi les décombres des bâtiments, est appelée *sophia chirurgorum*, *science des chirurgiens*, parce que, pilée et appliquée sur les blessures et les ulcères, elle a la vertu de les guérir en très peu de temps.

### COMMENT SONT MORTS LES ROIS DE FRANCE.

Pour le médecin au moins autant que pour l'historien, il n'est sans intérêt de connaître le genre de mort des souverains qui ont présidé aux destinées de la France. Les nombreux docteurs que nous comptons parmi nos abonnés nous saurons peut-être gré de leur résumer dans un tableau d'ensemble ce que nous savons à ce sujet.

François I<sup>er</sup> est mort d'un abcès périnéal, probablement consécutif à une maladie vénérienne.

Henri II succomba à la blessure qu'il avait reçue dans sa rencontre avec le comte de Montgomery.

De son mariage avec Catherine de Médicis, Henri II eut dix enfants, cinq garçons et cinq filles.

Des cinq garçons, un seul dépassa la trentaine : Henri VIII mourut assassiné à l'âge de trente-huit ans.

Les quatre autres sont tous morts en bas âge.

François II meurt scrofuleux à dix-sept ans (carie du rocher). Louis d'Orléans meurt à deux ans et demi d'un mal indéterminé.

Charles IX meurt phtisique à vingt-cinq ans ; François, duc d'Alençon, succombe à la même maladie, à l'âge de trente ans.

À part la reine Marguerite de Navarre, morte à soixante-deux ans, les cinq filles d'Henri II ont vécu peu de temps.

Jeanne de France et Victoire de France, sœurs jumelles, meurent, la première à six semaines, la seconde en venant au monde. Élisabeth de France est morte à vingt-trois ans, laissant deux enfants. Claude de France, femme de Charles II, duc de Lorraine, aurait succombé, à en croire Brantôme, aux suites de couches.

Si des Valois nous passons aux Bourbons, nous relevons que : Henri IV fut assassiné par Ravaillac en 1610 ; Louis XIII succomba à une phtisie galopante.

Louis XIV mourut d'une gangrène, probablement d'origine diabétique.

Louis XV meurt de la variole.

Louis XVI est guillotiné.

Nous ne disons rien de la fin de Louis XVII ; il n'est, en effet, rien moins que prouvé que l'enfant mort à la prison du Temple soit le véritable Louis XVII.

Comme son bisaïeul Louis XIV, Louis XVIII a succombé à la gangrène sénile.

Le choléra emporta Charles X, le 6 novembre 1830.

Louis-Philippe succomba à une pleuro-pneumonie, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Il nous reste à dire à quel genre de mort ont succombé les Napoléon : Napoléon I<sup>er</sup> est mort d'une tumeur squirrheuse du foie ; son fils, le duc de Reichstadt, alla mourir phtisique à Schoënbrunn, en Autriche, en 1832.

Lucien Bonaparte est mort d'un cancer de l'estomac, de même que Pauline Borghèse, sœur de Napoléon I<sup>er</sup>.

Élisa Bonaparte a succombé à la fièvre typhoïde.

Louis Bonaparte, père de Napoléon III, est mort d'hémorrhagie cérébrale.

Napoléon III, qui avait, depuis longtemps, la pierre, fut opéré par des chirurgiens anglais et en particulier par sir Thompson, et succomba deux heures après l'opération. On a prétendu que l'anesthésie chloroformique avait contribué, au moins autant que le choc opératoire, à provoquer le fatal dénouement.

Le prince impérial est, comme on le sait, mort tragiquement au Zululand. Quant au prince Jérôme Napoléon, il aurait succombé à une pneumonie infectieuse, d'origine diabétique.

### LES AINOS.

Un médecin français, M. Michout, qui habite Yokohama, vient d'adresser à la Société d'Anthropologie de Paris d'intéressantes observations sur les Ainos, ce peuple en voie de disparition qui habite le nord du Japon.

Les Ainos diffèrent totalement des Japonais, qu'ils ont précédés dans ce pays. Le type de la face se rapprocherait de celui des Moujiks de Moscou. Mais ils s'en distinguent par une particularité toute spéciale : ils sont couverts de longs poils sur tout le corps. Les femmes elles-mêmes sont pourvues de moustaches qu'elles teignent en bleu sur la lèvre supérieure.

Cette pilosité accentuée ne se retrouve, comme le fait remarquer M. F. Regnaud, que dans bien peu de races humaines.

Dans l'extrême nord-ouest de l'Amérique, Doll a rencontré une tribu d'Ekogmas dont le corps serait velu et la barbe forte.

Les Kabus qui habitent l'intérieur de Sumatra sont entièrement velus ; ils sont connus également à Bornéo. Les Todas, peuplade sauvage des Indes, renferment aussi, d'après de Quatrefages, des individus velus. Enfin, au centre de l'Afrique, Stanley a retrouvé la race des pygmées dont parlaient les auteurs grecs : ce sont les Monbottous, nains à l'aspect simien et entièrement couverts de poils. Ce fait s'observe, du reste, quelquefois dans la race blanche et dans la race jaune. On a encore présents à l'esprit les "hommes chiens" qu'on exhibait à Paris il y a plusieurs années et qui venaient de Siam. Aux Champs-Élysées, en 1885, on montrait Krao ou la jeune fille velue. La race blanche possède de nombreuses femmes à barbe.

Quoi qu'il en soit, les Ainos n'ont, dans leur union, aucun souci de la consanguinité. Ils se marient toujours entre parents et ne s'unissent jamais aux Japonais.

Au Japon, les femmes, plus pudiques que les femmes d'Europe, sont honteuses de laisser découverte la moindre partie de leur corps ; toutes les fois qu'elles allaitent leurs enfants, elles recouvrent leurs mamelles d'un morceau d'étoffe.

Le fait est d'autant plus remarquable que la Japonaise, sans aucune pudeur, sort la poitrine découverte et se baigne en commun avec les hommes. Du reste, les Japonais n'ont même pas de mot dans leur langue correspondant au mot pudeur.

L'art médical est inconnu chez les Ainos et les maladies contagieuses font chez eux de terribles ravages. Quand un des leurs est malade, pleins de terreur tous les membres de la famille l'abandonnent et ne rentrent dans la maison que lorsqu'ils sont sûrs que le malade est mort. Mais les femmes sont pleines de pudeur.

Comme certains sauvages de l'Amérique du Sud, les Ainos mangent une terre comestible, blanche et grasse, à laquelle ils font subir une macération.

Enfin, pour établir leur demeure, les Ainos sont très sévères sur le choix du lieu. Il faut que la région n'ait été frappée d'aucun châtement divin, c'est-à-dire que ni une maladie contagieuse, ni la disette, ni un malheur quelconque n'ait été observé là où ils veulent s'établir.

#### LE DUC DE BERYLS.

Nos lecteurs sont peut-être familiers avec le nom du duc de Beryls, un diplomate bien connu, qui se brûla la cervelle, il y a déjà quelque temps, dans des circonstances curieuses à connaître.

Au mois de décembre 1887, le duc se trouvait à Monte-Carlo. Il fumait un cigare sur la promenade des Spelugues quand il rencontra un vieillard qui avait au bras une jeune fille d'une intimidante beauté. Beryls les suivit et recueillit tous les renseignements possibles à l'hôtel de Paris. Le vieillard était un général russe, le comte Paulevskoff, et la jeune personne, Stoline Remeneff, sa femme depuis quelques mois.

Au Casino, tandis que le général enlevait à la banque une quarantaine de mille francs, le duc put adresser quelques paroles à Stoline. Enfin, un aide de camp du comte Bariatinski présenta le duc au général.

Beryls, profondément épris, se risqua un jour à par-

ler de son amour. Stoline, laissant sa main tremblante dans la main du duc, lui répondit qu'il n'y avait rien à espérer tant que son mari vivrait.

— Il m'a épousée pauvre, dit-elle, faites comme moi, attendez.

Le duc revint à Paris et, six mois après, il reçut une lettre encadrée de noir. Le général était mort ; Stoline n'avait besoin que de quelques jours pour mettre ordre aux affaires pressées ; un intendant ferait le reste. Elle arriva à Paris, prit un appartement dans la rue du Colysée, et le mariage du duc avec la jeune veuve se fit à l'expiration des délais légaux.

La duchesse fit sensation à Paris. Son mari la conduisait au Bois, à l'Opéra. On ne les rencontrait jamais l'un sans l'autre. Et cependant la duchesse devenait chaque jour plus triste et plus sombre. Une nuit, en sortant du bal, M. de Beryls supplia sa femme de lui confier le chagrin secret qui la dévorait.

— Eh bien ! soit ! lui dit-elle. Aussi bien, je ne puis vivre ainsi plus longtemps. Je vous aimais ardemment, je n'avais plus qu'une idée, c'était de me rapprocher de vous. J'ai cueilli au pied d'un mur quelques feuilles de jusquiame, et, le soir, ces feuilles ont été jetées dans le samovoï. Le général est mort huit jours après. Est-il mort empoisonné ? Je ne le crois pas, car le poison n'eût pas attendu si longtemps. Quoi qu'il en soit, l'intention vaut le crime, et cette idée me poursuit et me tue.

Le duc, affreusement pâle, le cœur brisé, releva Stoline qui s'était jetée à ses pieds.

Le général n'ayant pas d'héritiers, sa fortune fut partagée entre plusieurs établissements de bienfaisance. Stoline eut un enfant et le duc se prit à sangloter en apercevant sur l'épaule du petit être qui venait à la vie une tache verte et allongée... une feuille de jusquiame.

Un soir, à table, M. de Beryls fut pris d'une oppression. Stoline lui versa un verre d'eau. Mais le duc, fou, les yeux hagards, s'écria :

— Tu en aimes donc un autre, que tu veux que je boive !

Et, passant dans sa chambre, il se fit sauter la cervelle.

#### CE QUE FEMME VEUT.

##### CONTE RUSSE.

Minuit allait sonner à l'église de Pernaw, petit village russe de la Livonie.

Jeunes gens et hommes mûrs, femmes et jeunes filles se rendaient à la messe, car c'était Noël.

Pas un nuage ne couvrait le ciel, ce soir-là. La lune, à son premier quartier, promenait tranquillement dans l'espace son croissant aux cornes d'or. L'air froid et vif piquait le visage comme des lames d'acier.

Un couple semblait discuter avec animation.

— Enfin, disait un jeune homme court et trapu à une belle jeune fille à la taille fine et droite comme la tige d'un lys, tu ne veux décidément pas m'épouser ?

— Tiens ! Ivan, répondit-elle, veux-tu que je te dise ? Va me chercher la lune et je t'épouserai !

Et voyant devant elle un groupe de jeunes filles, elle courut les rejoindre, laissant son amoureux déconfit.

— Aller chercher la lune, grommelait le jeune homme entre ses dents, c'est facile à dire ; je voudrais bien savoir comment on pourrait s'y prendre ? Parbleu ! si c'était possible, je le ferais bien volontiers ! Que ne ferais-je pas pour ses beaux yeux ? Mais le moyen de la satisfaire ?

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il aperçut près de lui un homme dont il n'avait pas entendu l'approche et qu'il prit, à ses traits basanés, pour quelque forgeron du village voisin.

— Que marmottes-tu entre tes dents ? dit celui-ci à Ivan.

— Je marmotte de pénibles choses, forgeron. Quand une jeune fille ne vous veut épouser que si vous allez lui chercher la lune, on a bien peu d'espoir !

— Pourquoi cela, jeune homme ? Est-ce à ton âge qu'on doute de l'avenir ? Et l'amour ne fait-il plus faire des prodiges ? Rien n'est impossible à l'homme qui aime !

Ivan se retourna vers son compagnon, puis reprenant :

— Tu es goguenard, mon ami le forgeron. Je voudrais bien savoir comment tu t'y prendrais. Quant à moi, je donne mon âme au diable si tu me découvres un moyen.

— C'est marché conclu ! Tu auras la lune, mon gars ; seulement, la traversée est longue et, seul, en route, je m'ennuierais. D'ailleurs, tu ne voudrais pas me croire si je te rapportais l'objet de tes désirs. Tu serais capable de supposer que j'ai fabriqué une lune à ton intention. Tu vas donc venir avec moi.

— Oh ! je veux bien, reprit Ivan d'un air facétieux ; le voyage ne me fatiguera pas.

— Non ! C'est moi qui serai ton conducteur et la route aérienne ne donne jamais de cahots.

— Alors, quand partons-nous ?

— Tout de suite ; le temps seulement d'aller au cabaret voisin signer cet écrit, et en route !

Ils entrèrent au cabaret, vide en ce moment, car tout le monde était à la messe. Ivan signa le papier que lui tendit son compagnon. Il croyait à une plaisanterie et s'y prêtait volontiers.

— Maintenant, dit le démon joyeux, car c'était lui qui avait pris cette nuit-là le visage d'un homme, maintenant, partons vite ! Va seulement chercher un grand sac pour y mettre la lune, le plus grand que tu aies.

Ivan commençait à ne plus comprendre ; il regarda fixement son compagnon pour deviner sa pensée.

— Eh bien ! Qu'as-tu à me regarder ainsi ? dit l'autre. Nous perdons un temps précieux, et j'ai beaucoup à faire cette nuit ; cours vite chercher le sac.

Fort intrigué, Ivan monta à son grenier, prit le sac le plus grand qu'il put trouver et redescendit. Le démon l'attendait et s'empara précipitamment du sac.

— Maintenant, dit-il en se baissant, mets-toi à califourchon sur mes épaules et tiens-toi bien.

Un peu inquiet, à cette heure, Ivan s'arrangea de son mieux sur les épaules du diable et, passant ses mains autour de son cou, l'étreignit fortement.

— Y es-tu ? cria le démon.

— J'y suis.

— Alors, en route, et prends garde de démarrer.

Et soudain, Jean se sentit enlever dans les airs avec une force terrible et une prodigieuse rapidité. En un instant, la terre se fit petite, petite, et bientôt lui apparut comme un point dans l'espace.

Dans cette course effrayante, l'air lui cinglait le visage à le faire crier de douleur, ses longs cheveux hérissés se tordaient comme sous le souffle de l'ouragan, sa respiration pénible et entrecoupée le faisait haleter. Il aurait voulu parler et les sons se glaçaient dans sa bouche.

Et il montait toujours. Et dans cette course vertigi-

neuse, il ne distinguait plus rien, car ses yeux le brûlaient. Il avait la sensation atroce du vide immense du néant, dans lequel il plongeait.

Un moment cependant, dans les hauteurs élevées du ciel, un bruit formidable se fit entendre. C'était un sabbat de sorcières. A cheval sur de grands balais, elles dansaient une ronde formidable, en poussant des cris surhumains. A la vue des deux voyageurs, elles furent saisies d'épouvante et se sauvèrent à la hâte, abandonnant les balais qui, attirés par l'attraction irrésistible de notre globe, roulèrent vers la terre.

Enfin, après une course d'un quart d'heure environ, qui parut un siècle à Ivan, les deux compagnons arrivèrent près de la lune.

La prendre et la mettre dans le sac fut, pour le démon, l'affaire d'un instant.

Et aussitôt la descente se fit, plus vertigineuse encore que l'ascension. L'éther fluide sifflait sous la pression de leurs corps comme la vapeur d'une chaudière.

Inconscient de lui-même et de sa situation, Ivan n'avait plus rien de l'homme et le seul instinct le faisait s'accrocher désespérément au cou de son compagnon.

Ils arrivèrent bientôt au lieu même d'où ils étaient partis quelques instants auparavant et, avec précaution, le diable posa le jeune homme à terre.

Ivan sembla se réveiller d'un long sommeil, regarda autour de lui, vit sa maison, et une douce joie éclaira son visage. Le diable, pendant ce temps, le regardait malicieusement. Quand il le vit un peu remis, il prit le sac et, le mettant à côté de lui :

— Maintenant que tu as la lune en ton pouvoir, ne la laisse pas échapper. Au revoir et à l'année prochaine ! Tu m'as donné ton âme, je reviendrai la chercher dans un an.

Et il disparut.

Après un instant de repos, Ivan sentit ses forces lui revenir. Il prit le sac, le mit avec peine sur ses épaules, car il pesait lourdement, et se rendit dans la maison de Féodora.

Les rues étaient encore désertes. Nul être humain ne s'y montrait, la messe n'étant pas finie.

Ivan put pénétrer dans la maison de Féodora. Il entra dans la chambre de la jeune fille, déposa le sac près du foyer et s'assit avec bonheur, tout en songeant à ce qu'il allait lui dire.

Pendant ce temps, la messe se terminait et les fidèles sortaient de l'église, causant et discutant.

— Tiens ! fit tout à coup quelqu'un, c'est très curieux. Qu'est donc devenue la lune ? Tout à l'heure, elle était là-haut, presque au-dessus de nos têtes, et là voilà disparue subitement.

— C'est vrai, dirent tous les groupes, c'est bien curieux !

Féodora sourit doucement et se dit en elle-même :

— S'il était allé me chercher la lune ! Comme ce serait drôle !

Et tout absurde qu'elle trouvât son idée, elle pressa le pas.

En entrant dans sa chambre, elle aperçut Ivan si absorbé dans une profonde méditation, qu'il ne l'avait même pas entendue.

— Que fais-tu là ? lui dit-elle. C'est comme cela que tu es allé me chercher la lune ?

— Mais oui, répondit-il simplement, j'y suis allé. Elle est là, dans le sac.

Féodora devint toute pâle. Elle hésita un instant, puis, la curiosité dominant sa frayeur, elle ouvrit doucement le sac et aperçut, en effet, le croissant lumineux, qui l'éclaira un instant de sa douce lumière.

Mais cette contemplation ne dura qu'une seconde, car la lune, poussée par une force irrésistible, sortit soudain de sa prison avec un sifflement bruyant, traversa le plafond comme elle aurait fait d'une simple pellicule et alla reprendre sa place dans les hauteurs du firmament.

Féodora, ahurie, restait sans parole.

— Que dis-tu de cela ? dit Ivan. T'ai-je donné une preuve de mon amour ?

Pour toute réponse, Féodora mit sa main dans la main d'Ivan.

— Je voudrais bien savoir cependant...

— Plus tard, plus tard, interrompit Ivan ; je te raconterai cela quand nous nous serons épousés.

Quelques semaines plus tard, le mariage avait lieu.

Un an, jour pour jour, après que ces événements s'étaient passés, Ivan était assis près d'un berceau dans lequel vagissait un enfant. Noël était revenu et la jeune femme était à la messe. Lui gardait le petiot. Mais il était horriblement triste, en songeant à la signature qu'il avait donnée au démon, car il ne doutait plus aujourd'hui de la qualité de son compagnon de voyage, et il craignait de le voir revenir.

Tout à coup, un fantôme se dressa à ses côtés ; c'était bien lui, messire le diable.

— Je viens te chercher, lui dit-il, tu as promis d'être au démon s'il te donnait la lune. Il a tenu sa promesse, c'est à toi de tenir la tienne. Le papier qui est là te donnait un an. L'heure est venue de me suivre.

Et il montra le papier signé de la main d'Ivan.

— C'est bien, dit celui-ci, comme un homme résolu au sacrifice, je vais me préparer, et dans quelques instants je suis à toi.

Et il entra dans la pièce voisine, où étaient ses vêtements. C'était la chambre nuptiale où il avait vécu ses heures heureuses. En levant les yeux, il aperçut à côté de son lit un Christ appendu à la muraille, et soudain un éclair de joie illumina son esprit.

Il prit le Christ, le cacha dans sa main, regagna la pièce où était le démon et, allant droit vers lui, le lui plaqua sur l'épaule.

— Maintenant, lui cria-t-il, rends-moi ma signature.

— Malheureux, hurla le démon, tu me brûles. C'est un fer rouge, maudit, dont tu laboures ma chair !

— Rends-moi mon écrit, criaient Ivan, ou, par le Christ que je tiens ! je ne te lâche pas.

A ce mot de Christ, le démon poussa un rugissement formidable et, laissant tomber le papier, il disparut.

Ivan s'en empara, le jeta dans le feu où il crépita, en brûlant, avec un bruit sinistre, puis, collant ses lèvres sur les pieds du Christ, il les baisa ardemment.

Il était sauvé.

GEORGES DE DUBOR.

Un vieux mendiant se présente chez la baronne de X... et reçoit divers objets : linge, vêtements, chaussures, le tout accompagné d'une bourriche pleine de bonnes choses.

— Portez cela à votre femme, dit la baronne.

Le vieux mendiant, tendant alors la main :

— Y a rien pour le commissionnaire ?

## FLEUR SANS SOLEIL.

Ce qui la peut guérir, cette enfant le repousse.

“ Oui, je l'aime, et j'en souffre, et ma douleur m'est

Dit-elle, et j'en veux bien mourir. [douce,

Sa voix me donne au cœur une vive secousse,

Mais j'en tressaille avec plaisir.

Son pas est différent du pas des autres hommes,

Et si j'entends ce bruit près des lieux où nous sommes,

Ma mère, je rougis d'émoi ;

Quand tu parles de lui, quand surtout tu le nommes,

Je baisse les yeux malgré moi.

S'il connaissait le peu qui me rendrait heureuse,

S'il daignait embellir la tombe qu'il me creuse

D'une fleur de son amitié !

Mais il croit que son âme est assez généreuse

En m'honorant de sa pitié.”

Et sa mère, qui voit sa langueur malade,

Sa paupière où sans cesse un pleur furtif arrive,

Lui dit tout bas en la priant :

“ Viens, quel plaisir veux-tu ? Veux-tu que je te suive

Sous un nouveau ciel plus riant ?

— Mon plaisir et mon ciel, mère, c'est ma pensée.

Son image en mon cœur doucement caressée,

Voilà mon plaisir aujourd'hui.”

Et la mère murmure : “ Insensée, insensée,

Tu ne seras jamais à lui.”

Ah ! si jamais des pleurs dont je fusse la cause

Tombaient de tes yeux bleus sur ta poitrine rose,

Jeune fille au naïf tourment ;

Si ta main qui se donne et sur ton cœur se pose

Pour moi sentait un battement ;

Si dans ton âme pure où Dieu seul et ta mère

Gravent leurs noms bénis ; si dans ce sanctuaire

Mon image aussi pénétrait,

Et si tu restais là rêveuse et solitaire

Pour en évoquer chaque trait ;

Si je tenais si bien ta pensée asservie

Qu'un beau voyage au loin ne te fît point envie,

Qu'un autre ciel ne te plût pas,

Et que l'air et le sol n'eussent pour toi de vie

Que par ma voix et par mes pas,

Je te saurais aimer, toi dont l'âme ressemble

A la fleur qui dans l'ombre et se replie et tremble

Et meurt sans le baiser du jour.

“ Viens, te dirais-je, viens, soyons heureux ensemble,

Je t'adore pour ton amour.”

SULLY PRUDHOMME.

## MADAME LUCE.

Parmi mes souvenirs d'autrefois, j'en recueille un aujourd'hui qui date de l'époque très éloignée où je n'étais encore qu'un enfant, et qui s'est soudain réveillé aux rayons du soleil de la Provence.

Je revois la vieille maison que nous habitons alors dans une ville de l'est ; le palier du premier étage, où je lisais *Don Quichotte* ; le spacieux escalier de pierre, d'où je guettais curieusement le passage des locataires du rez-de-chaussée. Ces locataires étaient de nouveaux venus. Le mari, M. Pascal, dirigeait une usine dans le

voisinage. Autant que je me le rappelle, c'était un homme de quarante ans environ, brusque, trapu, ayant le souffle court et l'air commun. Mme Pascal, ou, comme on la nommait familièrement, Mme Luce, faisait contraste avec lui.

Jeune, vive, sémillante, elle était Provençale et avait un petit accent qui sonnait comme une musique sur ses lèvres rouges et s'harmonisait agréablement avec ses yeux bruns, son teint mat et ses cheveux noirs crépelés. Le mari s'absentait tout le jour et la jeune femme restait seule au logis. Dépaysée sans doute en cette froide province où le soleil ne se montre qu'en rechignant, elle semblait s'y ennuyer ferme. Quelquefois, par l'entrebâillement d'une porte, je l'apercevais étendue sur un canapé, feuilletant nonchalamment un roman de cabinet de lecture ou s'étirant les bras dans une attitude énervée. En dépit de sa mine attristée, cette brune méridionale excitait singulièrement ma curiosité. Je la trouvais jolie, attrayante, ayant ce charme particulier que revêt pour un enfant une personne venue d'un pays inconnu.

Même sur un bambin de huit ans, l'éternel féminin exerce ses séductions. Mon imagination s'enflammait à l'aspect de cette étrangère aux yeux luisants, à la démarche élégante, à la voix musicale. Je stationnais constamment devant sa porte, cherchant à l'entrevoir à la dérobée, heureux de saisir au passage son caressant regard, d'entendre le froufrou de sa robe, de respirer l'odeur de jasmin qu'exhalaient ses vêtements. Cette surexcitation produite dans l'organisme d'un gamin de mon âge était-elle l'indice d'une perverse précocité ? Je n'en sais trop rien. Je crois plutôt que, chez les âmes enfantines les plus saines, l'intuition de la différence des sexes existe de très bonne heure. Les garçonnets au sang vif et à la cervelle active éprouvent, inconsciemment, ces confuses émotions à l'approche d'une jeune femme. Plus d'un lecteur sincère, en fouillant attentivement dans ses souvenirs, retrouvera, j'en suis certain, la trace de préoccupations semblables.

Quoi qu'il en soit, la personnalité de notre voisine mettait fortement mon cerveau en ébullition et, au bout de quelques semaines, mon indiscret manège attira fortement l'attention de Mme Luce. Elle n'avait pas d'enfant et elle s'ennuyait ; mes façons espiègles l'amuserent, elle me prit en gré et je devins peu à peu son favori. Lorsque j'entrais chez elle, j'y trouvais toujours quelque friandise en réserve. Elle me faisait jaser, et mon bavardage la distrayait probablement, car elle ne manquait pas de m'appeler dès que je revenais de l'école ; même elle obtint de ma famille que je passerais en sa compagnie tous mes jeudis de congé.

Ces journées du jeudi étaient charmantes, et je les attendais avec impatience. Nous déjeunions en tête-à-tête dans l'étroite salle à manger, dont la fenêtre, enguirlandée d'aristoloche, donnait sur un jardin. La voisine était un tantinet portée sur sa bouche et se cuisinait des plats du midi dont la saveur épicée et l'étrangeté plaisaient plus à mon imagination qu'à mon goût. Mais j'aimais à épier les mines gourmandes avec lesquelles mon hôtesse savourait cette cuisine exotique. Placé en face d'elle, je m'extasiais sur la gentillesse de son geste quand elle maniait son couteau et sa fourchette, sur ses lèvres rouges comme des tomates saignantes, sur ses cils noirs, si longs qu'ils ombrageaient ses joues. Elle avait au coin de la bouche un signe brun, qui disparaissait dans une fossette lorsqu'elle riait ; elle

portait à son bras gauche un bracelet auquel pendaient un médaillon et une cassolette qui cliquetaient à chacun de ses mouvements ; — tous ces menus détails me ravissaient.

Après déjeuner, nous retournions dans la pièce contiguë, où il y avait un piano et qui servait à la fois de salon et de boudoir. Elle s'étendait sur son canapé, les pieds repliés dans sa robe, et elle me permettait de m'asseoir auprès d'elle tandis qu'elle lisait un des romans à sensation de ce temps-là : *Mathilde*, le *Chevalier d'Harmental* ou les *Mémoires du Diable*. Je me blottissais chattement contre ses jupes, qui sentaient bon, et j'avais une inexprimable délectation à frôler ma joue contre son genou ou contre son bras frais. Je fermais béatement les yeux, et une moite chaleur me couvrait par tout le corps.

Parfois elle suspendait sa lecture, s'étirait languissamment ; puis, saisissant ma tête dans ses mains, elle me baisait au front en soupirant :

— Oh ! que je m'ennuie !... que je m'ennuie !

Je ne savais trop que dire pour la consoler ; mais, à part moi, je trouvais délicieuse cette façon de me manifester son souci et je souhaitais qu'elle s'ennuyât souvent, afin de savourer de nouveau les caresses arrachées à son désœuvrement.

A mon grand déplaisir, le mois suivant, elle parut s'ennuyer beaucoup moins. Ses yeux étaient devenus plus clairs, sa démarche plus rapide. Elle ouvrait fréquemment son piano et y fredonnait plus volontiers de sentimentales romances. En même temps, il me semblait que sa tendresse pour moi s'atténuait à mesure et que j'occupais une place moindre dans son esprit. Bref, je me sentais négligé et j'en concevais un secret dépit.

Un jeudi, en entrant dans le boudoir, je trouvai installé sur le canapé, juste à ma place préférée, un monsieur qui m'était inconnu, un jeune homme aux cheveux bruns et longs tombant en boucles sur la nuque. Il avait le teint olivâtre, la barbe soyeuse et frisée, la redingote pincée à la taille et la mine ténébreuse. Mme Luce était assise à côté de lui et paraissait très intéressée par sa conversation. En m'apercevant, elle se leva, prit un album sur un guéridon et, me le mettant entre les mains :

— Bonjour, petit, me dit-elle ; tiens, installe-toi sagement sur un tabouret et amuse-toi à regarder les images.

Elle retourna ensuite près du monsieur, qui demanda dédaigneusement, en caressant sa barbe frisée :

— Quel est ce moutard ?

— Il est, répondit-elle, un petit voisin... Il est très gentil et peu gênant.

Je fus très mortifié d'être appelé "moutard" par cet inconnu qui venait déranger notre tête-à-tête, et je le pris incontinent en grippe. Je fus également peu satisfait de l'accueil de Mme Luce. Elle avait, à la vérité, déclaré que "j'étais gentil," mais elle avait ajouté que "je n'étais point gênant," et cette qualification négative blessait mon amour-propre en diminuant l'importance que je m'attribuais.

Accroupi dans mon coin comme un favori en disgrâce, je feignais de lire ; mais toute mon attention était occupée à saisir la conversation de cet intrus aux longs cheveux avec notre jolie voisine. Malheureusement, ce qu'ils se disaient était plutôt chuchoté que nettement articulé.

De loin en loin, j'attrapais au vol quelques mots sonores : " Tristesse morne... solitude du cœur... attraction des âmes... adoration passionnée..." Tout cela était de l'hébreu pour moi, mais de l'hébreu qui sonnait désagréablement à mes oreilles. A la fin, le monsieur que Mme Luce appelait " monsieur Rodolphe " prit congé. Elle lui tendit ses deux mains, qu'il serra longtemps dans les siennes, puis brusquement il se pencha et baisa les poignets de la jeune femme. Quand il fut parti, je vis Mme Luce qui avait soulevé un coin du rideau et suivait des yeux M. Rodolphe jusqu'au tournant de la rue. Elle revint ensuite vers moi et s'aperçut que je boudais :

— Qu'as-tu, petit ? me demanda-t-elle en m'attirant près du canapé.

— Je n'aime pas ce monsieur qui m'a appelé *moutard* et qui a frotté sa barbe contre vos mains.

Elle rougit, puis éclata de rire :

— Comment ! tu es jaloux ? murmura-t-elle. Voyez-vous ce gamin !.. Ecoute, poursuivit-elle en me caressant, M. Rodolphe est du même pays que moi, et nous avons grand plaisir à nous voir... Sois gentil quand il reviendra, et surtout, si tu veux que nous restions bons amis, ne parle de lui à personne...

Je lui obéis et je ne soufflai mot des visites du monsieur à la barbe frisée, non par égard pour ce fâcheux que je détestais du fond du cœur, mais parce que la peur d'être banni de chez Mme Luce mettait une martingale à mon envie de bavarder. Tous les jeudis, je retrouvai l'inévitable M. Rodolphe installé dans le boudoir et chuchottant langoureusement avec la bonne Mme Pascal. Parfois, celle-ci s'asseyait au piano et M. Rodolphe, debout auprès d'elle, dans une pose mélancolique, chantait en faisant vibrer les *r* des romances alors en vogue : *le Cavalier Hadjoute*, *Gastibelsu*, *Petites fleurs des bois*, etc.. La main posée sur son cœur, l'air fatal, la chevelure en coup de vent, il poussait les notes hautes en se levant sur la pointe des pieds et en décochant de brûlants regards à l'accompagnatrice, qui semblait captivée par le charme de sa voix.

Souvent, en fouillant dans le casier à musique, leurs mains se rencontraient, et je croyais surprendre de furtives étreintes qui m'enrageaient. Ma présence devait gêner M. Rodolphe, car, de temps à autre, il me lançait une œillade agacée et, dans une pantomime expressive, paraissait solliciter mon renvoi ; mais Mme Luce tenait bon et refusait net de me congédier. Me gardait-elle comme une sorte de porte-respect ou bien se servait-elle de moi tout bonnement pour détourner les soupçons et sauver les apparences ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'elle m'invitait à continuer mes visites, et, en dépit du crève-cœur que me causaient les assiduités du chanteur de romances, je n'aurais pour rien au monde manqué d'accourir chez elle chaque jeudi.

Pourtant, une certaine semaine de juillet, je fus menacé d'être privé de mon plaisir hebdomadaire. Je ne sais pour quelle raison, mon maître de pension annonça que le congé du jeudi serait exceptionnellement supprimé et qu'on irait, ce jour-là, en classe comme pendant le reste de la semaine. Cette décision, qui dérangeait mes projets, me parut odieusement arbitraire. Je ne pouvais me résigner à l'idée que, le lendemain, M. Rodolphe aurait seul le privilège de passer l'après-midi avec Mme Luce, tandis que je me rongerais de jalousie à mon école. Aussi, dans mon for intérieur, je résolus de laisser ignorer à ma famille la tyrannique fantaisie du maître de pension et de chômer le jeudi, comme

d'habitude. Donc, imposant silence à mes scrupules, je pris hardiment mon jour de congé et je m'acheminai vers l'appartement de Mme Luce.

Je me rappelle que le temps était très lourd et que, après avoir grossi toute la matinée, les nuages venaient de crever en une torrentielle pluie d'orage. Au moment où j'arrivais au rez-de-chaussée, je me jetai dans les jambes de M. Rodolphe, qui sortait de chez notre voisine, l'œil hagard. Il n'eut pas l'air de me voir et s'élança précipitamment dans la rue.

— Il aura eu peur de l'orage, pensai-je ingénument, et il court chercher un parapluie.

Tout joyeux d'être débarrassé de ce gêneur, j'entraî lestement chez Mme Luce. Là aussi, le temps était à l'orage. Une voix encolérée grondait dans le boudoir et, en ouvrant la porte, je vis M. Pascal qui se tenait, les bras croisés, devant sa femme. Le gros homme semblait agité par une extraordinaire émotion ; son visage, ordinairement rouge, avait blêmi ; ses lèvres tremblaient, et ses épais sourcils se rejoignaient, hérissés. Affaissée sur le canapé, la tête dans les mains, Mme Luce sanglotait faiblement.

Je m'étais arrêté, effaré, sur le seuil ; M. Pascal m'aperçut et, avec un regard furibond, brutalement me cria :

— Fiche-moi le camp !

Je ne bougeais pas, néanmoins ; la peur me tenait immobile et bouche bée. Alors Mme Luce écarta ses mains ; sa figure m'apparut, bouleversée, et elle me dit plaintivement :

— Va, petit, laisse-nous !..

Je sortis tout pâle à mon tour, et longtemps encore, du haut de notre escalier, j'entendis gronder les éclats tempêteux de la voix de M. Pascal. Je passai le reste de mon jeudi dans les transes, et je dormis mal. Le pis fut que, le lendemain, il me fallut réintégrer mon école, où je subis une violente sermonnée, assaisonnée d'une retenue au pain sec pour toute la journée. Mais je n'en avais guère souci ; ma punition me posait en martyr et je la supportais chevaleresquement en songeant que je souffrais persécution pour l'amour de Mme Luce.

Le soir, quand je rentrai chez moi, affamé, et qu'on se mit à table, ma tante, tout en servant le potage, s'exclama avec des yeux allumés :

— Eh bien ! il y a du nouveau... Vous savez ce qui est arrivé à M. Pascal ?

— Quoi donc ? demanda mon père.

— Sa femme s'est sauvée avec un M. Rodolphe.

— J'avais toujours prédit que cette Mme Luce finirait mal, déclara ma mère, elle était trop coquette !.. Ah ! mon Dieu, qu'a donc ce petit ?

Je venais de renverser mon assiette à soupe et je restais abasourdi, comme quelqu'un qui a reçu un coup en pleine poitrine...

Je n'entendis plus jamais parler de notre voisine et j'ignore ce qu'elle devint. Depuis lors, bien des années ont jeté leur cendre grise sur cette enfantine aventure. Mais je retrouve toujours dans ma mémoire l'attrayante figure de Mme Luce, pâle, avec ses yeux bruns câlins, ses bandeaux noirs crépelés, ses fossettes rieuses et son accent provençal. Elle sort de la brume du souvenir comme ces pastels du peintre Besnard, dont les têtes exquisement suggestives émergent d'une fine vapeur de teintes nacrées et vous regardent avec le charme indéfinissable des choses vues en rêve.

## L'ÉTOILE.

L'ayant rejoint furtivement dans le parc, elle dit :

— Mon bien-aimé, je veux que durant notre séparation, tous les soirs, à la même heure, nous regardions la même étoile.

Ils choisirent Véga.

Donc, le lendemain, à Paris, quelques minutes avant l'instant désigné, il sortit, orgueilleux de l'acte d'amour qui se préparait.

La foule encombra les boulevards. Les vitrines ruisselaient de clarté. Les fiacres, les omnibus, les camelots engendraient un grand tumulte. Lui marchait dans la solitude de son rêve.

Dix heures sonnèrent. Il s'arrêta net, au milieu du trottoir, et s'orienta. Il vit le char de la Grande-Ourse. Il vit l'étoile polaire. Et soudain, entre deux arbres, il reconnut Véga, resplendissante.

Alors, il croisa les bras sur sa poitrine, s'affermir sur ses jambes, et ses yeux s'accrochèrent à l'étoile bénie.

Son cœur battait ainsi qu'au premier rendez-vous. Penser que les yeux de l'adorée, à cette minute précise, fixaient le même point d'or, en l'immensité de l'univers ! Extase délicieuse ! O charme de l'amour, pour qui les plus grandes distances n'existent plus !

Un bourgeois passait, flâneur. Cet homme, à la tête levée, l'intrigua. Que pouvait-il contempler ainsi ? Il se posta derrière lui et dirigea son regard là-haut.

De l'autre trottoir, un marmiton aperçut les deux hommes en arrêt. A quoi diable s'intéressaient-ils ? Il traversa, et ils furent trois à fixer les étoiles, l'air attentif.

Immédiatement, leur groupe se renforça de deux agents de police, puis de trois femmes, puis de quatre cochers, puis d'une famille entière. Et tous ils examinaient et scrutaient les profondeurs de l'espace.

Quelques secondes suffirent pour que se vidassent les cabarets voisins. Consommateurs, garçons, dames de comptoir, accoururent, avides de partager le plaisir commun. Le trottoir fut barré.

Le bruit de la chose se répandit aux environs. Les rues voisines déversèrent leur contingent de curieux. Une foule compacte envahit la chaussée. La circulation des voitures fut interrompue.

A onze heures, l'amoureux secoua sa rêverie. Cette cohue le stupéfia. Que faisaient là tous ces individus ? Il s'enquit. On lui fit de vagues réponses où il était question d'une comète et d'un feu de cheminée.

A son tour il chercha, ne trouva rien et partit.

Et toute la nuit, sur le boulevard, stationnèrent des troupes de gens, la tête en l'air, la bouche béante, le cou tordu pour mieux voir le phénomène qui se produisait, là-haut, dans le firmament impassible.

## COLONNE POUR RIRE.

Police correctionnelle :

— Au moment de commettre ce vol, vous n'avez donc pas entendu les cris de votre conscience ?

— Hélas ! non, monsieur le président ; ceux de mon estomac étaient si forts qu'ils m'ont empêché d'entendre les autres !

On disait à Donne, le satirique anglais :

— Tonnez sur les vices, mais ménagez les vicieux.

— Comment ! dit-il, condamner les cartes et pardonner aux escrocs !

Madame B... est très malade, mourante presque.

— Ton amie Hélène, lui dit son mari, est venue prendre de tes nouvelles. Elle m'a chargé de toutes ses amitiés pour toi.

— Quel chapeau avait-elle ? murmure madame B... d'une voix éteinte.

Une bonne femme, un peu simple, commande un monument pour son défunt mari.

— Quelle inscription faut-il mettre sur la pierre ? demande l'entrepreneur.

— Oh ! une très grosse inscription... Mon pauvre mari était myope...

— Mon Dieu ! Que je suis sot !

— C'est bien vrai.

— Monsieur, vous êtes un impertinent.

— Pourquoi l'avouer vous-même, alors ?

— C'est que je le disais sans le penser.

— C'est que je le pensais sans le dire.

On disait devant la petite Lili, une jeune personne de sept ans, que M. de X... était parti pour l'étranger, abandonnant sa femme.

— Pauvre femme ! s'écrie la fillette. Si le bon Dieu lui envoie des enfants, ils n'auront plus de père.

Dans les Pyrénées :

Un guide fait remarquer à une bande de touristes le merveilleux écho qui se prolonge au-delà de la frontière espagnole.

— Entendez-vous, messieurs et mesdames, fait-il avec conviction, comme au-delà de la frontière il répète les mots avec l'accent espagnol ?

Un monsieur se présente dans une agence de pompes funèbres pour régler le convoi de sa défunte épouse.

— C'est cent vingt dollars, dit l'employé.

— Comme c'est cher !... Ne pourriez-vous pas me réduire dix dollars ?

— Eh bien ! soit ! reprend l'employé après quelques instants d'hésitation, mais c'est bien pour vous encourager.

On annonce une exposition de chiens de toutes sortes pour le mois de mai.

L'autre jour, un monsieur se présente au bureau des organisateurs :

— Je désire concourir.

— Très bien, monsieur ; dans quelle catégorie ? Est-ce pour les chiens d'arrêt, les chiens courants, les chiens de luxe ou d'utilité ?

— Non, monsieur ; c'est pour un nouveau chien du fusil de mon invention.

Quelques parvenus parlaient, hier, devant le comte de X..., dont la noblesse remonte aux croisades, de leurs titres, dont ils exagéraient démesurément l'importance.

— Moi, dit l'un d'eux, je descends d'un chevalier du XIII<sup>e</sup> siècle.

— Moi, dit l'autre, un de mes aïeux commandait à Fontenoy.

— Oh ! moi, messieurs, répliqua le comte de X... ironiquement, je descends tout simplement... de voiture.